70

(5

LES PLAIDEURS

SANS PROCÈS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR M. ÉTIENNE;

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE LUNDI 29 OCTOBRE 1821.





PARIS.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, N° 6.

1821.



72160

Prix : 2 fr. 75 c.

Je poursuivrai devant les tribunaux tout débitant d'édition qui ne serait pas revêtue de ma signature.



DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
Rue de Vaugirard, n° 36.

PRÉFACE.

Il y a bientôt cinq ans que j'ai achevé cette comédie; diverses raisons, que le public devinera fort bien, m'ont empêché de la faire représenter plus tôt. On ne va plus guère aux pièces nouvelles que pour juger les opinions politiques des auteurs. Je n'ai guère caché les miennes; et le gouvernement leur a donné plus de relief encore par de petites persécutions, et surtout par l'incroyable Ordonnance qui m'a banni d'un corps où j'avais été appelé par le suffrage libre de mes confrères. Qui ne se souvient qu'on a dépouillé des hommes de lettres des palmes académiques, pour en couvrir des hommes en place qui se sont réveillés un beau matin dans le fauteuil de l'Institut, et qui ont eu tout-à-coup du talent, de la gloire, et même du génie, par Ordonnance contre-signée Vaublanc?

Les Académies étaient jadis paisibles au milieu de tous les orages. Il était réservé à notre époque d'y faire pénétrer l'exil et toutes ses rigueurs. Mon

digne collègue, M. Lacretelle aîné, a comparé l'Institut, refait par un coup d'État, à ce Parlement intrus que voulut élever un ministre sur les débris de l'ancien : la ressemblance est fort juste. L'Académie Vaublanc a eu autant de succès que le Parlement Maupeou.

On a vu exiler des maréchaux, des généraux; mais, en les repoussant du sol de la patrie, en les privant de leurs places, de leurs appointemens, on n'a pas même songé à les priver de leurs grades; on ne leur en a point ravi les insignes; ce raffinement de persécution était destiné aux seuls gens de lettres. Le caractère d'académicien est cependant aussi indélébile que tout autre; rien ne peut faire qu'un auteur n'ait pas reçu les suffrages libres de ses confrères : une Ordonnance royale ne peut pas plus l'en dépouiller qu'elle ne pourrait déplacer le siége du cœur pour le faire passer de gauche à droite. Sous le règne de Louis XIV, il en était ainsi; sous le ministère de M. de Vaublanc, nous avons changé tout cela.

Il faut dire, à la louange de l'Institut, que, s'il n'a pas protesté comme il le devait contre cette violation manifeste de tous ses droits, il a du moins refusé de s'y associer. Pour faire moins de scandale et pour légaliser l'arbitraire autant qu'il était possible, on aurait bien voulu qu'en conformité de ses antiques règlemens, l'Académie s'épurât

elle-même, et qu'elle reçût lâchement des mains de l'autorité les noms de ceux qu'elle devait éliminer par la voie d'un scrutin secret; mais notre littérature n'a pas accepté tant de honte.

On a en vain sondé les esprits les plus timides, les caractères les plus souples; toute négociation étant impossible, on a frappé le grand coup d'État, et les Muses ont eu leur 18 fructidor.

Je n'étais sur aucune liste de proscription politique, et je fus atteint par l'ostracisme littéraire. On chassait de l'Académie ceux-ci, parce qu'ils se trouvaient exilés en pays étrangers, ou parce qu'ils avaient figuré dans le procès de l'infortuné Louis XVI; ceux-là, parce qu'après avoir été dans les ordres sacrés, ils s'étaient engagés dans les liens de famille. Je n'étais pas hors de France; je n'avais voté la mort de personne, je n'étais pas évêque marié, je restais en possession de tous mes droits civils et politiques, je n'en fus pas moins déporté de l'Académie.

Je fus averti et je ne réclamai point; il est des injustices si criantes, qu'il y a une certaine douceur à les subir; le public vous rend alors bien plus que l'autorité ne vous ôte. J'ai cependant su plus tard les motifs de ce renvoi si légal; dans les cent jours l'Institut, comme la Cour de cassation, comme tous les tribunaux, comme toutes les administrations, présenta une adresse à Napoléon;

neuf à dix membres avaient été chargés de la rédiger; quand ils eurent fini leur travail, on convoqua les quatre classes. Le projet d'adresse est présenté par le rapporteur de la commission; M. Suard fait sur un seul passage quelques réflexions qui donnent lieu à un léger débat : l'adresse est votée à l'unanimité. D'après les anciens règlemens de l'Institut, quand ce corps devait paraître dans quelques cérémonies publiques, le président de chaque classe portait la parole à son tour. C'était alors celui de la deuxième, et j'avais l'honneur de la présider.

Ainsi, je n'étais même pas un des rédacteurs de l'adresse; non que je veuille prétendre qu'elle n'ait pas reçu mon vote comme celui de tous mes collègues, et que j'aie éprouvé la moindre répugnance à la prononcer au nom du corps à la tête duquel je me trouvais; je n'ai jamais rien su faire contre ma conscience, et je suis incapable de désavouer après l'événement toute démarche que j'ai librement faite.

Quand arriva le moment de l'ostracisme littéraire, j'aurais pu m'excuser d'un mot; mais il eût fallu dire qu'un discours frappé de réprobation était l'ouvrage de l'Institut entier, et j'ai mille fois mieux aimé être victime que de compromettre le premier corps littéraire de l'Europe.

Peut-être eût-il été plus noble de sa part de ne

pas laisser tomber sur ma tête tout le poids des vengeances du moment; peut-être les rédacteurs de l'adresse auraient-ils dû au moins s'avouer mes complices; mais nous vivons dans un temps où il ne faut pas exiger des vertus trop austères. C'est beaucoup que l'Institut n'ait pas voulu s'associer à une injustice inouie dans nos fastes littéraires; il s'y est résigné; il l'a subie plutôt qu'il ne l'a acceptée, et son attitude a été une sorte de protestation muette qui, à une époque semblable, avait bien son éloquence : je dois même dire que la plus grande partie de mes confrères, quelles que soient leurs opinions politiques, m'ont exprimé individuellement la peine qu'ils avaient ressentie, et qu'ils m'ont témoigné les plus vifs regrets. J'y ai été sensible; mais, je le répète, j'aime mieux être sorti de l'Institut par une injustice, que d'y être entré par une ordonnance.

Une ordonnance ministérielle en guise de diplôme académique est plus qu'un contre-sens qui choque, c'est un ridicule qui reste.

Depuis cette époque, quelques insinuations m'ont été faites; on prétendait que je devais me présenter de nouveau à l'Académie française, mais j'aurais reconnu par cette démarche qu'un ministre avait le droit d'ôter le caractère d'académicien à l'homme de lettres qui l'avait reçu. Honoré des suffrages de mes confrères, je serais allé solliciter la

voix d'hommes qui n'ont eu que celle de M. de Vaublanc ! je ne le devais pas et je n'y consentirai jamais. J'aurais mérité l'injustice qu'on m'a faite, si j'en avais obtenu à ce prix la réparation. Je me considère toujours comme membre de l'Institut; je ne redemande pas un caractère qu'on n'a pu me ravir, je regarde la mesure qu'on a prise comme une espèce de consigne, à laquelle j'obéis forcément; si un jour elle est levée, j'irai reprendre ma place.

Ces détails n'étaient pas connus ; long-temps j'ai dû les taire; mais l'instant est venu où je puis les publier sans inconvénient. C'est une anecdote littéraire qui ne doit pas se perdre; il m'importait de la faire connaître pour qu'elle ne fût pas un jour dénaturée.

J'ai saisi cette occasion de la consigner à la tête d'un de mes ouvrages, dont cette digression m'a bien écarté; c'est une bagatelle qui a excité de justes critiques, mais qui ne me paraît manquer ni de gaieté ni d'une certaine observation de mœurs. Nos censeurs les plus rigoureux ont bien voulu en louer le style, et c'est la raison qui m'a déterminé à la faire imprimer.

Je ne sais pourquoi on a voulu juger cette comédie comme une pièce d'un genre élevé; je n'ai pas eu la prétention qu'on me suppose; dans la situation où je me trouve, je n'aurais pas risqué un grand ouvrage. On ne livre pas aisément à l'esprit

de parti une de ces compositions qui coûtent plusieurs années de réflexions et de travail. D'ailleurs, la haute comédie me paraît impossible à faire aujourd'hui : le monde offre-t-il un ridicule qui ne soit pas protégé ? On reproche aux auteurs de ne pas peindre la société telle qu'elle existe ; mais quand le vrai est exilé de la scène, il faut bien que le romanesque s'y montre.

Ma comédie des *Plaideurs sans Procès* offrira un exemple frappant de tous les dégoûts qu'éprouvent les auteurs dramatiques : le récit des sévérités de la censure pour un ouvrage si éloigné de toute opinion et de toute idée politique, est bon à conserver, même pour l'histoire de notre époque. Le petit précis que je vais faire, peindra mieux peut-être que de gros volumes, le temps où nous avons le bonheur de vivre. Dans une des premières scènes de l'ouvrage, il était question d'un Bostangi-Bachi. Le procureur Renard qui, hors du Palais-de-Justice, n'a pas une grande érudition, demandait ce que c'était que cette charge.

RAYMOND.

C'est comme qui dirait ministre dirigeant.

RENARD.

Cette place devait valoir beaucoup d'argent.

Croirait-on que ce dernier vers, où je n'avais voulu

peindre que l'avarice du procureur, a été supprimé par ordre, et pour quel motif? Parce qu'on pouvait en faire l'application à un grand personnage : certes, le public n'y aurait pas plus pensé que moi. Tout le monde rend hommage au désintéressement du premier ministre, excepté ceux qui ont cru que ce vers pouvait l'atteindre.

Dans la même scène, en parlant de tous les sacrifices qu'avait faits le personnage en question, pour arriver au poste de Bostangi, Renard s'en étonnait, et Raymond lui répondait par ce vers :

Pour devenir ministre, eh! que ne fait-on pas?

Ce vers a été proscrit, tout innocent qu'il est. J'aurais mieux compris la sévérité de la censure, si j'avais dit :

Pour demeurer ministre, eh! que ne fait-on pas?

Quand Raymond parle de son mariage, maître Renard lui dit qu'il faut des preuves par écrit ou des preuves par témoins. Sur l'offre que faisait son client d'en faire arriver d'Egypte, Renard répondait par le vers suivant :

Évitons, s'il se peut, les témoins d'outre-mer.

Les parques de la censure ministérielle l'ont coupé comme les précédens. Ici, je l'avoue, toute ma pénétration, toute celle des personnes que j'ai consultées, n'ont pu approfondir les motifs de cette rigueur.

Ceux-ci ont cru que c'était une petite galanterie que MM. les censeurs voulaient faire au roi d'Angleterre, dont on annonçait alors l'arrivée à Paris, et qui eût été en France un témoin d'outremer.

Ceux-là ont pensé qu'on avait vu dans ce vers coupable les témoins italiens qui ont déposé dans le procès de la feue reine Caroline; d'autres enfin, après s'être bien creusé la tête, se sont imaginé qu'on avait pensé aux personnes qui arrivaient de l'île Sainte-Hélène, et qu'on pouvait regarder comme des témoins importuns.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce vers a été fait il y a cinq ans, et que je n'y ai attaché, ni dans ce temps-là ni dans celui-ci, aucun sens politique. Je ne sais pas au juste ce que la censure y a trouvé. Le public le devinera peut-être. Mais, à coup sûr, il n'y a dans ma pièce rien d'aussi gai, rien d'aussi comique, rien d'aussi ridicule que la suppression de ce vers.

Dans la scène du second acte, où les deux avoués discutent sur la question de savoir si l'ancien ou le nouveau régime était plus favorable aux gens de justice, le jeune Floridor disait, en parlant du vieux temps :

N'aviez-vous pas la dîme et les droits féodaux ?

Certes, ce vers n'était pas séditieux. Dire qu'on

avait dans l'ancien régime la dîme et les droits féodaux, c'est reconnaître qu'on ne les a plus dans le nouveau; c'est même insinuer qu'on ne les aura jamais. La suppression obligée de ce vers semblerait signifier le contraire; mais je ne suis pas dans les secrets de la censure, elle a sans doute ses instructions, et je me suis résigné.

Dans la même scène, Floridor, parlant du luxe que les avoués sont forcés d'avoir, s'exprime ainsi :

Comme un petit ministre il tient une maison.

Oh! pour le coup, c'est un attentat digne de tous les foudres de l'autorité. *Petit ministre!* parle-t-on des demi-dieux avec cette irrévérence? n'est-il pas clair qu'il est question des directeurs-généraux, et n'est-il pas souverainement indécent de les comparer à des avoués? C'est par trop méconnaître la distance des rangs, c'est détruire toute hiérarchie, toute supériorité sociale. *Petit* est d'ailleurs une épithète irrespectueuse, attendu qu'un ministre est toujours grand.

Le vers a donc été biffé avec indignation, et il a fallu substituer *seigneur* à ministre. Malheureusement, l'acteur, qui avait le dernier mot gravé dans la mémoire, l'a dit à la première représentation; le vers n'a pas produit le moindre effet, et la censure a pu voir l'indifférence du public quand il était question des ministres. On a laissé passer le mot

comme leurs personnes, sans y faire attention.

Le même Floridor ajoute en parlant de son luxe :

> Enfin, vous avez vu l'appartement que j'ai,
> *Le* premier président n'est pas si bien logé.

Ordre formel de changer le dernier vers, ou de le supprimer. Mais est-il donc défendu de rendre hommage à la modestie des premiers magistrats, à la simplicité de leur ameublement! N'est-ce pas en faire le plus bel éloge que de reconnaître qu'ils ont moins de magnificence que des avoués? C'est même une critique dans le genre de celles que l'esprit du gouvernement semble encourager.

Quelle raison a donc pu déterminer la censure? aucune : la censure n'a pas besoin de raison. Elle commande, et il faut obéir. Cependant, après une négociation dans toutes les règles, il a été permis de dire : *Un* premier président, au lieu de *Le* premier président. On sent quelle énorme différence il y a entre *un* et *le*; c'est bien autre chose que le *et* ou le *ou* de Figaro. Voilà ce qu'on appelle de la politique transcendante.

Lors de la première représentation, les domestiques de Raymond, qui apportent des présens, étaient déguisés en Turcs. Ce sont mes muets, disait-il à madame Renard,

> On veut dans l'Orient des serviteurs discrets,
> Et c'est pour en avoir la meilleure méthode.

On devrait mettre ici ce moyen à la mode;
Car si tous nos valets se taisaient forcément,
Nous parlerions peut-être un peu plus librement.

La censure a fait main basse sur ce passage, d'où il faudrait conclure, ce me semble, qu'elle s'intéresse beaucoup aux domestiques qui parlent. Il est vrai qu'elle tient ses séances dans les bureaux de certaine direction générale, et personne n'a oublié qu'un noble pair a reconnu, l'année dernière, qu'un de ses valets de chambre n'était pas muet et surtout qu'il n'était pas sourd.

L'aventure de M. le duc de ***, sur lequel un de ses collègues veillait jour et nuit avec un soin si généreux, ne permettait pas à MM. les censeurs de tolérer de pareils vers. Quant à moi, je les ai écrits sans le moindre désir de provoquer quelque maligne allusion; et l'on me croira aisément, puisqu'ils sont faits il y a cinq ans, et que le valet de chambre de M. le duc de *** n'a été pris que l'année dernière en flagrant délit.

En parlant dans la même scène des mœurs de la Turquie comparées à celles de la France, je faisais dire à Raymond :

. . . . . . Valons-nous mieux en France?
N'y fait-on pas trafic de son indépendance?
L'un se vend pour de l'or, l'autre pour des honneurs;
On connaît le tarif de certains orateurs.
On en a vu gagner qui passaient pour intègres,
Et les blancs aujourd'hui sont plus chers que les nègres.

Je l'avoue, je m'attendais à la suppression de cette petite tirade, elle est trop vraie pour être permise.

Mais je n'aurais jamais pensé qu'on exigeât le changement de ce vers,

J'ai pris depuis long-temps la *justice* en horreur.

Il n'est pas un homme, tant soit peu ennemi des procès, qui n'ait cent fois dit la même chose. Si quelqu'un pouvait se plaindre de cette suppression, ce seraient à coup sûr les magistrats; car c'est leur faire la plus sanglante injure que de supposer qu'un pareil vers pût donner lieu à de méchantes applications contre les corps judiciaires. J'ai dû substituer la *chicane* à la *justice*. Ce seul exemple doit, ce me semble, prouver que la comédie est impossible dans un pays où rien n'est fondé, où rien n'est institué et où les hommes publics ont si peu d'aplomb, si peu de consistance, qu'un sourire du parterre leur fait perdre l'équilibre. Molière ne pourrait pas faire dire aujourd'hui, *voilà une justice bien injuste*. On redouterait une application, mais ce grand poëte n'est-il pas traité de révolutionnaire, et n'est-ce pas lui qu'on accuse dans un ouvrage, récemment publié sous les auspices du parti dominant, d'avoir détruit en France toutes les supériorités sociales ? On ne veut pas voir que dans tous pays je ne dis pas libre, mais seulement

civilisé, le théâtre est toujours du parti de l'opposition. C'est la peinture du crime heureux, ou du vice en crédit que l'auteur dramatique expose aux regards. C'est sur les victimes de la fortune et du pouvoir qu'il appelle l'intérêt.

L'autorité tombe dans une erreur grave quand elle espère pouvoir empêcher toute maligne application; il n'est ni ordonnance, ni menace qui puisse arrêter l'explosion d'applaudissemens que fait éclater une maxime de tolérance, parce que ce mouvement électrique s'échappe à la fois de toutes les ames, et qu'on ne censure pas le public assemblé comme l'auteur. Le dernier gouvernement n'était guère plus raisonnable; on disait alors qu'une autorité nouvelle ne saurait être trop ombrageuse. On répète la même chose à propos d'une autorité ancienne.

Qui croirait qu'on n'a pas permis à l'acteur, qui joue avec un talent digne du premier Théâtre français le rôle du *Soldat laboureur*, de se revêtir du costume qu'Horace Vernet a donné à son vieux guerrier dans une de ses plus belles et de ses plus nobles compositions?

L'autorité prend d'ailleurs une peine inutile; plus elle redoute les applications, plus le public en fait. Il en trouve partout, même dans les pièces qui en paraissent le moins susceptibles. Un jour où il semblait qu'un accusé n'avait pas eu pour sa

défense toute la liberté désirable, n'a-t-on pas applaudi avec affectation la réponse d'une suivante qui, congédiée par sa maîtresse, lui disait : « Eh ! madame, il ne faut pas condamner les gens » sans les entendre. » La semaine dernière, on jouait la *Femme jalouse* à la Comédie française ; au moment où le mari vient enfin de s'affranchir de la tyrannie de sa femme, un personnage s'écrie :

Un esclave a raison quand il brise ses fers.

Et la salle retentit des plus vifs applaudissemens.

Quelle est la censure, quelle est l'autorité qui l'aurait prévu, ou qui aurait pu l'empêcher ?

On a beau faire, le public assemblé, je le répète, est toujours un peu frondeur ; l'autorité n'a pas de meilleur parti à prendre que de fermer les yeux, ou que de profiter de l'avertissement. Si elle s'irrite, elle supprimera deux applications, et on en trouvera dix autres. Si elle laisse faire, les applications s'useront d'elles-mêmes. Elle révèle d'ailleurs sa faiblesse par des mesures prohibitives ; quelle idée se fait-on d'un pouvoir qui tremble devant un hémistiche et qui recule devant un couplet ?

Il y aurait un autre moyen d'éviter certaines allusions ; mais ce n'est point ici le lieu de l'indi-

quer; je n'ai voulu publier que des réflexions qui me semblent justes ; et, quelque ridicules que soient tant de choses qui se passent sous nos yeux, mon dessein n'est pas de faire un cours de politique à propos de comédie.

LES PLAIDEURS

SANS PROCÈS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RENARD, vieux procureur.	M. DEVIGNY.
FLORIDOR, jeune avoué.	M. MONROSE.
SAINT-LÉGER, amant de Jenny.	M. FIRMIN.
RAYMOND, ami de Saint-Léger.	M. MICHELOT.
Mme RENARD, femme du procureur.	Mme TOUSEZ.
JENNY, fille de Mr et Made Renard.	Mlle BOURGOIN.

La scène se passe à Paris.

LES PLAIDEURS
SANS PROCÈS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du Cloître Notre-Dame, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND.

Ah ! que la peste soit des dîners sans façon !
Je viens de recevoir une bonne leçon ;
On ne m'y prendra plus. Pas un mets supportable :
Des ragoûts réchauffés et du vin détestable.
Encor si l'on pouvait un peu se ménager ;
Mais chez ces bons bourgeois il faut toujours manger.
Le père offre d'abord, ensuite c'est la fille,
C'est l'oncle, le cousin, c'est toute la famille.

Ah! je veux, pour le moins, être déshérité,
Si je reviens jamais dîner à la Cité.
Moi, qui pourrais choisir les tables les meilleures;
Moi, que l'on se dispute.... A peine il est six heures.
Que faire? c'est l'instant où l'on dîne à Paris;
Ma foi, puisque le sort m'amène en ce pays,
Je vais au Luxembourg afin de me distraire,
J'en veux revoir encor la beauté solitaire.
N'est-ce pas Saint-Léger qui vient de ce côté?

SCÈNE II.

JENNY, MADAME RENARD, SAINT-LÉGER, RAYMOND.

MADAME RENARD, *à Saint-Léger.*

Nous n'oublîrons jamais, Monsieur, votre bonté.

RAYMOND.

Je le croyais à Tours; il est avec deux femmes.
Le fripon!

SAINT-LÉGER.

Arrêtez! je vous jure, Mesdames,
Que je suis trop heureux.

RAYMOND.

Que cherche-t-il ici?

SAINT-LÉGER.

C'est là votre maison?

MADAME RENARD.

Oui, Monsieur, la voici.
Grâce à Dieu, sans malheur nous sommes arrivées.
Ah! de quel mauvais pas vous nous avez sauvées;
Oui, vous êtes, Monsieur, notre ange protecteur.

JENNY.

Ah! c'est bien vrai.

RAYMOND,

La mère est parfaite, d'honneur!
Il faut passer les ponts pour voir de ces figures.

MADAME RENARD.

C'est que sans vous jamais nous n'avions de voitures.

SAINT-LÉGER.

Mesdames, ce serait pour moi le plus beau jour,
Si vous daigniez m'admettre à vous faire ma cour;
Ne me refusez pas cette faveur extrême.

MADAME RENARD.

Je vous l'accorderais, Monsieur, à l'instant même,
Mais je ne suis point veuve; il faut qu'à mon époux
J'en parle auparavant.

SAINT-LÉGER.

Est-ce qu'il est jaloux?

MADAME RENARD.

Un peu. Jenny, qu'il doit avoir d'inquiétude!
Depuis trente-deux ans il est dans l'habitude
De ne me point quitter.

SAINT-LÉGER.

Ah ! qu'il doit être heureux!

MADAME RENARD.

Oui, nous nous reverrons, inconnu généreux!

SAINT-LÉGER.

C'est mon plus doux espoir.

JENNY.

Ma mère, l'aimable homme!

SAINT-LÉGER.

Puis-je savoir comment cette place se nomme?

MADAME RENARD.

Le Cloître Notre-Dame.

SAINT-LÉGER.

Ah! j'en suis enchanté.

MADAME RENARD.

Il serait fort joli s'il était habité.
Mais nous sommes, Monsieur, au centre des affaires.

SAINT-LÉGER.

Ici?

MADAME RENARD.

Tous nos voisins sont presque des confrères :
Ce sont des procureurs, des clercs, des avocats ;
Le Palais de justice est d'ailleurs à deux pas ;
Et mon mari, Monsieur, trouve cela commode ;
Je sais qu'un avoué qui veut être à la mode
S'établit, à grands frais, dans les plus beaux quartiers ;

Mais les pauvres plaideurs sont chargés des loyers.
Adieu, Monsieur.

SAINT-LÉGER.

Daignez recevoir mon hommage;
Je n'oublirai jamais un si joli voyage.

JENNY.

Nous nous en souviendrons aussi certainement.

MADAME RENARD.

Adieu, Monsieur, adieu... Ma fille, il est charmant.

SCÈNE III.

SAINT-LÉGER, RAYMOND.

SAINT-LÉGER.

Que vois-je? C'est Raymond; ma surprise est extrême.
Que viens-tu faire ici?

RAYMOND.

Qu'y cherches-tu toi-même?

SAINT-LÉGER.

J'y viens faire l'amour.

RAYMOND.

L'amour, dans ce quartier!
Tu plaisantes, allons.

SAINT-LÉGER.

Ne va pas me railler :
Je suis très-amoureux.

RAYMOND.

Vraiment...

SAINT-LÉGER.

Je te le jure.
Il vient de m'arriver la plus folle aventure...

RAYMOND.

La petite est gentille, à ce qu'il m'a paru ;
Elle a cet air niais qu'on appelle ingénu.

SAINT-LÉGER.

Je ne connus jamais de plus belle personne.
Je t'avoûrai, Raymond, que ta froideur m'étonne.

RAYMOND.

Oh ! comme tu prends feu ! moi, je n'ai pas d'amour.
Eh ! mais depuis quel temps es-tu donc de retour ?

SAINT-LÉGER.

Depuis un mois je viens d'hériter d'une tante,
Qui me laisse environ vingt mille francs de rente.

RAYMOND.

Pardonne, mon ami, j'ignorais tes chagrins.
Vingt mille francs de rente ! ah Dieu ! que je te plains !

SAINT-LÉGER.

Et toi, que deviens-tu ? comment vont tes finances ?
As-tu fini ton droit ? as-tu pris tes licences ?

RAYMOND.

Ah! ne m'en parle pas ! j'ai quitté cet enfer;
Me voilà gai, content et libre comme l'air ;
Je périssais d'ennui sur les bancs de l'école :
Quand on a lu Voltaire , on ne lit plus Barthole.

SAINT-LÉGER.

Je reconnais bien là ton esprit inconstant ;
Et quel plus noble emploi peut s'offrir au talent?
Soutien des malheureux , appui de l'innocence ,
Notre barreau moderne est l'honneur de la France.

RAYMOND.

Mais il faut travailler pour devenir fameux ;
Tu le sais, mon ami, je suis né paresseux;
Pouvais-je, dis-le moi, prendre goût à l'ouvrage?
J'ai chez un avoué fait mon apprentissage ;
Je ne rêvais que vers, je rimais en secret,
Au lieu d'un référé j'écrivais un couplet;
Et puis, quand je voyais quelque friponnerie,
De m'en plaindre tout haut j'avais la gaucherie ;
Je parlais probité, je corrompais les clercs:
On pouvait pardonner et ma prose et mes vers.
Mais pour le coup ce fut un crime irrémissible;
Me garder plus long-temps fut la chose impossible,
Et bref, je me trouvai sans place un beau matin.
De scribe que j'étais, je me fis écrivain.
Mais, hélas ! je n'ai fait que changer de corsaires :
Après les procureurs j'ai connu les libraires.

SAINT-LÉGER.

Vraiment ! De quel ouvrage es-tu l'auteur ?

RAYMOND.

D'aucun.
Nous sommes quelquefois quatre pour en faire un.
A ton tour maintenant fais-moi ta confidence ;
Comment avec ta belle as-tu fait connaissance ?

SAINT-LÉGER.

Ce fut au Luxembourg, les premiers jours du mois,
Que je la rencontrai pour la première fois.
J'en fus presqu'ébloui : quel air doux et modeste !
Son front était couvert d'une rougeur céleste.
En vain depuis ce jour je la cherchai partout.
J'ai voulu ce matin voir la fête à Saint-Cloud :
Oh ! comme de bon cœur je bénis mon voyage !
Ces dames descendaient d'un modeste équipage ;
Un homme jeune encor leur présentait la main ;
Il avait l'air d'un fat : il me déplut soudain.

RAYMOND.

C'est un rival, je gage.

SAINT-LÉGER.

Il faut, dis-je en moi-même,
Pour me faire écouter trouver un stratagème.
Dans la main du cocher je mets quelques louis ;
Le drôle me comprend, et retourne à Paris.

RAYMOND.

Fort bien.

SAINT-LÉGER.

Après dîner l'on se rend à la danse ;
On donne le signal, et la valse commence.
On se presse, on se heurte, et j'en suis enchanté ;
La foule me portait toujours de son côté.
Mais, ô plaisir divin ! ô bonheur incroyable !
Sur nos têtes éclate un orage effroyable.
Nos dames font courir leur galant cavalier
Pour appeler leurs gens ; mais il a beau crier.

RAYMOND.

Parbleu, je le crois bien.

SAINT-LÉGER.

Il se fâche, il s'emporte :
L'averse cependant était toujours plus forte.
Hélas ! elle tombait aussi sur ma beauté ;
Près d'elle je m'avance avec timidité.
« Daignez dans ma voiture accepter une place,
Mesdames.—Non, Monsieur, nous vous rendons bien grâce,
Nous attendons la nôtre. — Elle tarde à venir,
Et le temps est affreux ; si j'osais vous offrir,
Jusqu'à ce qu'elle arrive, un abri dans la mienne. »
J'insiste, je supplie ; on se défend à peine.
Je présente une main que l'on prend sans effroi ;
La portière se ferme, et les voilà chez moi.

RAYMOND.

Oh ! vraiment, l'aventure est unique, impayable !
Quoi ! vous avez laissé là-bas ce pauvre diable,
Par le temps qu'il faisait : vraiment, j'en ai pitié ;

Il faudra, vous verrez, qu'il s'en revienne à pied.
Mais enfin vous voilà tous trois dans la voiture;
Je brûle de savoir la fin de l'aventure.

SAINT-LÉGER.

On est par le voyage aisément rapproché;
En route l'un pour l'autre on n'a rien de caché.
Questionnant la mère, interrogeant la fille,
J'ai su dans un instant quelle était leur famille.
Le père est procureur et se nomme, je croi,
Renard.

RAYMOND.

Est-il possible? ah! je frémis pour toi.
Je connais de renom ce maudit escogriffe;
C'est la chicane même avec sa triple griffe.
Voilà bien quarante ans qu'il est dans le métier;
C'est de tout le Palais le plus ancien routier.
Bref, ce digne suppôt de l'antique justice
Est vieux comme Nestor et fourbe comme Ulysse.

SAINT-LÉGER.

Voilà, je te l'avoue, un singulier portrait!

RAYMOND.

Je ne le flatte pas, il est peint trait pour trait.

SAINT-LÉGER.

Que m'importe, Raymond? Sa fille a tant de charmes!
Hélas! j'ai bien vraiment d'autres sujets d'alarmes!
On la marie au fat que j'ai laissé là-bas.
N'est-il pas vrai, mon cher, qu'il ne lui convient pas?

RAYMOND.

Sans doute ; quel est-il ?

SAINT-LÉGER.

Tu pourrais le connaître :
Il est aussi robin, mais robin petit-maître.

RAYMOND.

Serait-ce Floridor ?

SAINT-LÉGER.

Justement c'est son nom.

RAYMOND.

Celui-là sait unir la chicane au bon ton ;
On ne rançonne pas avec plus d'élégance,
Sa charge lui rapporte un bénéfice immense.
Mais il ne descend pas à de petits procès.
Tous les jours en voiture il arrive au Palais.
Monsieur pour s'enrichir a plus d'une ressource;
Il quitte le barreau pour aller à la bourse ;
Et le soir, voltigeant du théâtre au foyer,
Il y spécule encor pour se désennuyer.

SAINT-LÉGER.

Raymond, je parirais que Jenny le déteste.
Il faut nous opposer à cet hymen funeste.

RAYMOND.

De l'empêcher, mon cher, je ne vois pas moyen :
Le père et le futur se conviennent si bien !

SAINT-LÉGER.

Je ne souffrirai point un pareil sacrifice,
Raymond, je serai mort avant qu'il s'accomplisse.
J'offre à Jenny mon cœur, ma fortune et ma main.
Mais le temps presse, hélas! mon ami, c'est demain,
Demain, y songes-tu?

RAYMOND.

Si, par un stratagème....,
Je pouvais m'introduire; arrangeons bien mon thème.
Un immense héritage..., un voyage lointain...,
Beaucoup d'or à gagner..., un grand procès enfin.

SAINT-LÉGER.

Eh bien! que trouves-tu?

RAYMOND.

Laisse-moi, je compose.
Je veux improviser une superbe cause...
Ah! morbleu! maintenant je suis sûr du succès...!
Mais, réponds-moi, d'abord, as-tu peur d'un procès?

SAINT-LÉGER.

Ah! le mot seul me cause une frayeur mortelle.

RAYMOND.

Eh bien, sans un procès tu n'auras pas ta belle.

SAINT-LÉGER.

Comment?

RAYMOND.

Il te survient un terrible ennemi.

SAINT-LÉGER.

O ciel! quel est-il donc?

RAYMOND.

C'est moi, mon cher ami...
Tu m'as trompé, volé d'une manière indigne...
Je fulmine un mémoire, et demain je t'assigne.
C'est lui!

SAINT-LÉGER.

Qui donc?

RAYMOND.

Renard. Je n'en suis pas connu.
Je m'en vais l'aborder.

SAINT-LÉGER.

Mais que lui diras-tu?

RAYMOND.

N'en sois point inquiet, un beau dessein m'anime;
Je conçois un roman admirable, sublime.

SAINT-LÉGER.

Quel est-il?

RAYMOND.

Va-t'en.

SAINT-LÉGER.

Mais...

RAYMOND.

Va-t'en donc.

SAINT-LÉGER.

Eh! pourquoi?

RAYMOND.

Il serait très-fâcheux qu'il te vît avec moi.

SAINT-LÉGER.

Je pars.

RAYMOND.

J'irai chez toi te trouver dans une heure.

SCÈNE IV.

RAYMOND ET RENARD.

RENARD (*regardant à sa montre*).

Je pense qu'il est temps de gagner ma demeure.
Ces dames à coup sûr sont de retour. Rentrons.

RAYMOND (*ayant l'air de chercher*).

(S'adressant à Renard.)

C'est bien ici pourtant. Monsieur, mille pardons.
Où puis-je, s'il vous plaît, trouver un honnête homme
Qui loge en ce quartier.

RENARD.

Dans le Cloître?

RAYMOND.

Et qu'on nomme
Renard.

RENARD.

C'est moi.

RAYMOND.

C'est vous? Que je rends grâce au sort
Qui vous offre à mes yeux dès le premier abord!

RENARD.

(A part.)
Eh quoi! vraiment, c'est moi... Je ne m'en doutais guère.

RAYMOND.

Pour vous parler, Monsieur, j'arrive du grand Caire.

RENARD.

Du grand Caire, en Égypte?

RAYMOND.

Oui, Monsieur, justement:
Je n'en connais pas d'autre au moins jusqu'à présent.

RENARD.

Comment! j'y suis connu?

RAYMOND.

Beaucoup: je vous le jure,
On fait grand cas de vous dans la magistrature;
Jusqu'aux sources du Nil votre nom est cité;
Le désert retentit de votre probité.

RENARD.

Le désert!

RAYMOND.

Vous voyez que c'est tout comme en France.

RENARD.

Monsieur, je suis flatté de votre confiance,
Mais de quoi s'agit-il? Expliquez-vous? Voyons?

RAYMOND.

Il s'agit d'à peu près neuf à dix millions.

RENARD.

Neuf à dix millions!

RAYMOND.

Un avide beau-frère,
De la somme prétend être seul légataire,
A tous les sentimens il a fermé son cœur:
Enfin, le croiriez-vous? il méconnaît sa sœur.

RENARD.

Et vous voulez avoir moitié, je le suppose.
Dans ses moindres détails expliquez-moi la cause,
N'en omettez aucun, racontez-les moi bien,
Il est essentiel que vous n'oubliez rien.

RAYMOND.

Je vous dirai donc tout: mais sachez que la fable
N'a jamais rien produit de plus invraisemblable.
C'est un roman d'abord, je vous en avertis...
Aux lieux où s'élevait la superbe Memphis,
Vous n'avez pas sans doute oublié que la France
A naguère porté ses arts et sa puissance;
Qu'un immense concours d'artistes, de savans,
De cette autre croisade avait grossi les rangs.
L'un d'eux, sur les débris des murs de Babylone,

Dessinait à la hâte une antique colonne,
Quand des brigands armés fondent sur lui soudain,
Et l'emmènent esclave aux rives du Jourdain.

RENARD.

C'est malheureux...

RAYMOND.

Non pas, écoutez, je vous prie.
Alors Déjar, pacha, régnait sur la Syrie.
Vous le rappelez-vous?

RENARD.

Oui, oui, je m'en souviens;
Il n'était pas l'ami des malheureux chrétiens.

RAYMOND.

Il était leur fléau : par un destin bizarre,
Ce fut entre les mains de ce maître barbare,
Que se trouva captif l'infortuné Français;
On le fit travailler aux jardins du palais.
Mais l'amour des beaux-arts adoucit l'esclavage,
Et jusque dans les fers il soutint son courage;
Au milieu de ses maux, lui seul le consolait.
S'il avait tout perdu, son crayon lui restait.

RENARD.

C'était bien peu de chose.

RAYMOND.

Eh! Monsieur, au contraire.
Le pacha tous les jours venait voir son parterre;
Car il aimait les fleurs, tout cruel qu'il était.

2

L'artiste en profita pour faire son portrait ;
Il eut soin d'ennoblir un peu le personnage.
Le barbare sourit en voyant son image ;
Il se trouva l'air noble et plein de dignité.
Un Turc comme un Français veut être un peu flatté.
A l'instant même il prend le peintre à son service.
La fortune dès lors lui fut toujours propice :
Bientôt dans le sérail il est fêté, chéri ;
D'esclave qu'il était, il devint favori.

RENARD.

Ce que je veux savoir c'est le fond de l'affaire.

RAYMOND.

J'entre dans ces détails, Monsieur, pour vous complaire.
Ne m'avez-vous pas dit d'exposer tous les faits ?

RENARD.

Mais je ne vois point là de matière à procès.

RAYMOND.

Une épouse bientôt couronna sa tendresse.

RENARD.

Le point litigieux est ce qui m'intéresse.

RAYMOND.

Ils eurent en neuf mois un fruit de leur amour ;
Mais la fille à sa mère, hélas! coûta le jour.
Ah!... je passe quinze ans pour arriver plus vite
A la discussion qui vous vaut ma visite.

RENARD.

Voyons donc.

RAYMOND.

Thénaïs était, à son printemps,
Un modèle accompli de grâces, de talens.
De longs cheveux d'ébène, une taille parfaite,
Figurez-vous enfin les houris du prophète;
Ses yeux de l'arc-en-ciel avaient le vif éclat;
Sa bouche de la rose effaçait l'incarnat;
Un teint dont la blancheur faisait honte à l'albâtre.
Ne vous étonnez point si j'en suis idolâtre,
Monsieur, c'est mon épouse.

RENARD.

Ah, ah! c'est différent.

RAYMOND.

Et puis j'ai contracté les mœurs de l'Orient;
Dans ces brûlans climats c'est ainsi qu'on s'exprime :
C'est donc, vous le voyez, ma femme qu'on opprime.

RENARD.

J'entends : vous abordez enfin la question.

RAYMOND.

Ils veulent lui ravir sa fortune et son nom.
Mon beau-père était veuf quand il fit son voyage;
Il avait un enfant d'un premier mariage.
Il faisait à ce fils passer des monceaux d'or;
Cependant il brûlait de l'embrasser encor.

Un matin nous partons, et, grâce au vent propice,
En deux jours et demi nous débarquons à Nice.

RENARD.

Vous voilà bien heureux.

RAYMOND.

O ciel ! y pensez-vous ?
Le sort nous réservait ses plus terribles coups.
Celui dont je tenais une épouse chérie,
Au moment de revoir ses parens, sa patrie...

RENARD.

Eh bien ?

RAYMOND.

Affreux malheur ! funeste événement !
En se mettant à table il meurt subitement.

RENARD.

C'est, j'en dois convenir, une perte cruelle ;
Mais la succession du moins doit être belle ?

RAYMOND.

Ne vous l'ai-je pas dit ? on veut nous renier.
Je passe aux yeux du fils pour un aventurier
Qui lui vient disputer moitié de l'héritage.
Il taxe tout de faux : naissance, mariage,
Et veut s'emparer seul de la succession.
Mais quand il m'en devrait coûter un million,
Je soutiendrai mes droits. Que rien ne vous arrête ;
Aux tribunaux, Monsieur, présentez ma requête ;

Appelez, consultez les premiers avocats.
Faut-il de l'or, parlez?

RENARD.

Mais il ne nuirait pas.
En tout cas procédons, Monsieur, avec méthode,
Et d'abord dans l'espèce interrogeons le Code.
Voilà ce qui s'appelle une cause d'éclat,
Car elle offre à la fois deux questions d'État.
Il faut, si nous voulons résoudre la première,
Prouver que votre femme est fille de son père.

RAYMOND.

O ciel! en doutez-vous?

RENARD.

Monsieur, ce n'est pas moi.
Je suis en ce moment l'organe de la loi.
Mais admettons le fait. Ce n'est pas tout: est-elle,
Ou fille légitime ou fille naturelle?

RAYMOND.

Légitime, Monsieur; ma foi vous en répond.
Et d'ailleurs chez les Turcs tous les enfans le sont.

RENARD.

L'affaire est excellente; au surplus je m'en charge:
Et d'ailleurs, pour agir nous avons de la marge.
Nous nous présenterons *primò* comme héritiers;
Mais ces détails, pardon, vous sont peu familiers.
Fiez-vous-en, Monsieur, à mon expérience.

RAYMOND.

Dans votre probité j'ai toute confiance.

RENARD.

Ah ! vous êtes trop bon.

RAYMOND.

Allez, n'épargnez rien.
Oui, quoi que vous fassiez, ce sera toujours bien ;
Et si le sort enfin couronne mon attente,
Je vous promets, Monsieur, une marque éclatante
De ma reconnaissance et de mon dévoûment.
Je ferai, croyez-moi, les choses noblement.

RENARD.

Un sordide intérêt n'est pas ce qui me flatte.
J'ai le cœur généreux et l'ame délicate ;
L'innocence m'inspire une tendre pitié :
Que le bon droit triomphe, et je suis bien payé.
Ah ! votre jeune épouse est bien intéressante !
J'oublie, en y pensant, que la mienne est absente.

RAYMOND.

Est-ce qu'elle est bien loin ?

RENARD.

Non, Monsieur, point du tout.
C'est une promenade, elle n'est qu'à Saint-Cloud.

SCÈNE V.

RAYMOND, RENARD, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Je suis brisé, rompu, c'est affreux, c'est infâme!

RENARD.

Où sont donc, s'il vous plaît, et ma fille et ma femme?

RAYMOND.

C'est le petit robin, d'honneur il est parfait.

FLORIDOR.

Votre femme?

RENARD.

Et ma fille, oui, qu'en avez-vous fait?

FLORIDOR.

Moi, je venais savoir ici de leurs nouvelles.

RAYMOND, *à part.*

Fort bien...

RENARD.

Comment! Monsieur, vous revenez sans elles?

FLORIDOR.

Sans doute, il le faut bien.

RENARD.

O ciel! il se fait tard.

Je suis très-inquiet pour madame Renard.

(Il agite fortement la sonnette.)

François, Margot, Martin; il ne viendra personne.

SCÈNE VI.

RAYMOND, MONSIEUR RENARD, MADAME RENARD, JENNY.

MADAME RENARD.

Qui fait donc tant de bruit?

RENARD.

Ah! c'est vous, ma mignonne?

MADAME RENARD.

Oui, c'est moi, cher petit.

RENARD.

Vous voilà de retour.
Que j'ai craint de vous voir ravie à mon amour!

RAYMOND, *à part.*

Pauvre enfant!

FLORIDOR.

Ah, parbleu! vous êtes bien aimables!
Mesdames, ces tours-là ne sont pas tolérables.

MADAME RENARD.

C'est vous qui vous plaignez?

JENNY.

Vraiment, c'est un peu fort.

MADAME RENARD.

Fi! Monsieur, c'est affreux.

FLORIDOR.

Vous verrez que j'ai tort.

RENARD.

Oui, certes, vous l'avez.

MADAME RENARD.

Nous laisser sans défense!
A la publique insulte exposer l'innocence!

JENNY.

Ah! Monsieur, c'est très-mal.

FLORIDOR.

Fort bien; je vous entends:
Vous avez résolu de rire à mes dépens.
Mais, lorsque dans le monde on a quelque importance,
Qu'on tient un certain rang dans la jurisprudence,
Mesdames, de tels jeux sont au moins déplacés;
Et c'est plus sérieux que vous ne le pensez.
Vous m'avez compromis.

MADAME RENARD.

Vous, Monsieur!

FLORIDOR.

Oui, sans doute.
Si l'on m'a par hasard rencontré sur la route,
Qu'a-t-on imaginé? Car, dans tout le pays,
J'ai cherché vainement un fiacre de Paris :
Dans un char plus modeste enfin j'ai trouvé place;
Encore, en me prenant, m'a-t-on fait une grâce;
La voiture était pleine, et j'ai dû me percher,
Moi second, sur le siége, à côté du cocher.

RENARD.

Quoi! sur le siége, vous!...

FLORIDOR.

Moi-même.

JENNY.

Est-il possible!
Je crois vous voir d'ici.

(Elle rit aux éclats, les autres rient de même.)

FLORIDOR.

Vraiment, c'est très-risible.
Il est heureux pour moi de vous mettre en gaîté.
Mais songez, s'il vous plaît, à ma faible santé:
Sur cet article-là jamais je ne badine;
Ces horribles cahots m'ont brisé la poitrine.

RENARD.

Mais rentrons; du contrat nous avons à causer.

FLORIDOR.

Pour aujourd'hui, Monsieur, veuillez bien m'excuser.

RENARD.

J'ai cependant promis la minute au notaire.

FLORIDOR.

Ah! je suis hors d'état de m'occuper d'affaire.

JENNY.

Vous ne paraissez pas, Monsieur, très-empressé.

FLORIDOR.

Du dépit?

JENNY.

Point du tout.

FLORIDOR.

Vrai, je suis harassé.

JENNY.

Un tel retard, Monsieur, n'a rien qui me dépite.
(A part.)
Le moment d'être à lui viendra toujours trop vite.

FLORIDOR.

Que cette humeur me plaît! ah! j'en sens tout le prix:
Ainsi parle le cœur quand il est bien épris.

RAYMOND, *à part.*

Le fat!

FLORIDOR.

Mais avant peu nous serons l'un à l'autre;
Ma tendre impatience est égale à la vôtre.
Adieu, de très-bonne heure attendez-moi demain;
Pour me refaire un peu je vais me mettre au bain.

SCÈNE VII.

MONSIEUR RENARD, MADAME RENARD, JENNY, RAYMOND.

MADAME RENARD.

C'est un homme cela? non, c'est une poupée....
Et s'il fait ton bonheur je serai bien trompée.

RENARD, *à Raymond.*

(*A sa femme.*)

Mille pardons, Monsieur. C'est un nouveau client,
Qui, pour me consulter, arrive d'Orient.

RAYMOND.

Daignerez-vous, Madame, accepter mon hommage?

MADAME RENARD.

Ah! vous venez de faire un bien joli voyage.
On dit que la Turquie est un charmant pays;
Tous les romans en font de superbes récits.
Que j'aurais de plaisir, Monsieur, à vous entendre!

RENARD.

Il est tard : à demain, ma femme, il faut attendre.

RAYMOND.

Oh! je vous en ferai les récits les plus vrais.

RENARD.

N'oubliez pas non plus les pièces du procès.

RAYMOND.

Je vais les réunir. Adieu, Mademoiselle.

RENARD.

Je le répète encor, soyez sûr de mon zèle.
En questions d'État je me connais très-bien ;
Enfin votre procès va devenir le mien.

SCÈNE VIII.

RAYMOND, *seul.*

De mes biens prétendus, oh ! comme avec délice
Le maudit harpagon repaît son avarice !
C'est pour un procureur un procès sans pareil.
Ah ! qu'il va cette nuit goûter un doux sommeil !
Je m'embarque pourtant dans une affaire étrange...
N'importe, des robins il faut que je me venge.
Ne les ménageons pas ; j'en veux au corps entier,
Et pour tout le barreau ces deux-là vont payer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Renard.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME RENARD, JENNY.

MADAME RENARD.

Eh ! ma pauvre Jenny, qu'as-tu donc ce matin ?
Quel air triste et pensif !

JENNY.

Oh ! j'ai bien du chagrin ;
N'est-ce pas aujourd'hui que le contrat se dresse ?
Hélas ! si vous avez pour moi quelque tendresse,
Empêchez un hymen qui ferait mon malheur.
Ce monsieur Floridor n'aura jamais mon cœur.
Oui, s'il faut nettement vous dire ma pensée,
Je lui trouve un air faux, une ame intéressée.

MADAME RENARD.

Ma fille, cependant il faut vous marier.

JENNY.

D'ailleurs, j'ai fait la nuit un rêve singulier.

MADAME RENARD.

Ah! fais-m'en le récit.

JENNY.

Hélas! les plus beaux songes,
Quoi que vous en disiez, ne sont que des mensonges.

MADAME RENARD.

N'importe, dis toujours; moi, mon enfant, j'y crois.

JENNY.

Eh bien! je me trouvais seule au milieu d'un bois,
Sans guide, sans appui; je respirais à peine,
Quand bientôt je m'arrête au bord d'une fontaine.
L'onde était transparente, et dans ce frais miroir
J'avais, je l'avoûrai, du plaisir à me voir,
Lorsque soudain j'entends un grand coup de tonnerre.

MADAME RENARD.

O ciel!

JENNY.

Un monstre affreux sort du sein de la terre.
C'est monsieur Floridor, ô souvenir fatal!
Sous le masque hideux de l'esprit infernal.
Jugez à son aspect de ma frayeur extrême;
Sa figure pourtant était toujours la même.

Mais j'entends retentir des sons harmonieux.
Soudain un immortel se présente à mes yeux;
Je sens, en le voyant, renaître mon courage,
Une douce candeur brille sur son visage;
Enfin il se fait voir à mes regards surpris
Tel que l'on nous dépeint les célestes esprits.

MADAME RENARD.

De ta frayeur enfin te voilà revenue.

JENNY.

Je vous laisse à penser combien j'étais émue.
Mais en jetant les yeux sur le bel inconnu,
Je crus me souvenir de l'avoir déjà vu.
Je ne me trompais pas, c'était bien lui, ma mère.

MADAME RENARD.

Qui?

JENNY.

Ce jeune étranger; vous y voilà, j'espère.

MADAME RENARD.

Je ne devine pas.

JENNY.

Il faut vous dire tout;
Celui qu'hier au soir nous vîmes à Saint-Cloud:
Il me tint un langage à la fois doux et tendre,
Que jamais nul mortel ne m'avait fait entendre.
Venez, me disait-il, habiter le séjour
Qu'ont embelli pour vous la jeunesse et l'amour.
En vain je veux répondre: agitée, incertaine,

Je ne sais quel pouvoir me captive et m'entraîne;
Au-dessus de la terre alors je m'élevai,
Et je touchais aux cieux lorsque je m'éveillai.

MADAME RENARD.

Ah! mon Dieu! mon enfant, c'est un rêve effroyable!
Un mari qui paraît sous la forme du diable!
Ah! vraiment je ne puis y songer sans effroi;
Je vois tous les malheurs prêts à fondre sur toi;
A ton père je veux parler à l'instant même.

JENNY.

Ses volontés toujours sont votre loi suprême.

MADAME RENARD.

Oh! je suis résolue à le pousser à bout.

JENNY.

Aux songes par malheur il ne croit pas du tout.
Justement le voici.

MADAME RENARD.

C'est bon, laisse-moi faire.

SCÈNE II.

JENNY, MADAME RENARD, RENARD.

MADAME RENARD.

Arrivez donc, mon cœur.

RENARD.

Que voulez-vous, ma chère?
Je suis, vous le savez, votre esclave soumis.

MADAME RENARD (*bas à Jenny*).

Mon enfant, tu vas voir...

RENARD.

Parlez.

MADAME RENARD.

Eh bien, mon fils,
Pour Jenny je demande une faveur extrême,
C'est notre unique enfant.

RENARD.

Autant que vous je l'aime.

MADAME RENARD.

Pourquoi donc la donner à monsieur Floridor;
Le contrat n'est pas fait?

RENARD.

Non, mon cœur, pas encor.

MADAME RENARD.

Voulez-vous, mon ami, m'accorder une grâce?

RENARD.

Comment, si je le veux!

MADAME RENARD.

Empêchez qu'il se fasse.

RENARD.

Eh bien, dès aujourd'hui, ma chère, il se fera;
Je vous accorderai tout, excepté cela;
Et pour rompre, d'ailleurs, on n'attend pas la veille.

MADAME RENARD.

Jenny ne l'aime point.

RENARD.

Eh bien, c'est à merveille;
Vous n'en devez, ma fille, avoir aucun souci;
On peut se marier sans aimer son mari.
Vous pouvez là-dessus en croire votre mère;
Je n'avais pas du tout le bonheur de lui plaire :
N'est-ce pas, mon amour?

MADAME RENARD.

J'en dois faire l'aveu;
Il est sûr que d'abord je vous aimais fort peu.

RENARD.

Eh bien, fut-il jamais de femme plus heureuse!
Ne vous voyant encor nullement amoureuse,
Je redoublai pour vous d'égards, de petits soins,
Et vous avez fini par me détester moins.

MADAME RENARD.

A vos bons procédés j'aime à rendre justice.

RENARD.

Pour une seule fois je veux qu'on m'obéisse.

JENNY.

Mais, mon père, souffrez...

RENARD.

Ma fille, taisez-vous ;
C'est monsieur Floridor qui sera votre époux.
Votre mère le veut, et moi je vous l'ordonne :
Vous le voulez aussi, vous, petite friponne !
Les filles, je le sais, se font un peu prier ;
C'est justement alors qu'il faut les marier.
Recevez votre époux avec l'air doux et tendre,
Qu'une femme est toujours la maîtresse de prendre.

JENNY.

J'ignore l'art de feindre.

RENARD.

Eh bien, vous l'apprendrez,
Et sans peine, à coup sûr, vous y réussirez.
Vous n'aurez pas, d'ailleurs, un grand effort à faire ;
Il est joli garçon, et bien fait pour vous plaire.
Il a près du beau sexe eu de très-grands succès ;
Nous l'avons surnommé l'Adonis du Palais.
Justement le voici ; regardez-le...

JENNY (*bas à sa mère*).

Ma mère,
Il vient de vous céder tout comme à l'ordinaire.

MADAME RENARD (*bas à sa fille*).

Ne t'inquiète pas, rien n'est encor conclu ;
Il surviendra, crois-moi, quelqu'obstacle imprévu.

SCÈNE III.

M. RENARD, MADAME RENARD, FLORIDOR, JENNY.

RENARD.

Enfin, vous voilà donc! savez-vous bien, mon gendre,
Que pour un amoureux vous vous faites attendre!

FLORIDOR.

Ne vous étonnez pas si je suis en retard,
Vous sentez qu'aujourd'hui j'ai dû me lever tard.
(A Jenny.)
Mademoiselle, eh bien! m'en voulez-vous encore?
Vous voilà ce matin plus fraîche que l'Aurore;
Si je dois en juger d'après ce teint vermeil,
Vous avez dû jouir d'un paisible sommeil.

JENNY.

Non, Monsieur, point du tout.
(Bas à sa mère.)
Oh! c'est lui, je vous jure;
Je crois le voir encor, c'est la même figure
Qui m'a fait tant de peur...

FLORIDOR.

Vous avez mal dormi.

JENNY.

Très-mal.

RENARD.

Vous en savez la raison, mon ami,
On passe en pareil cas une nuit agitée.

JENNY (*bas à sa mère*).

Non, je ne puis le voir sans être épouvantée.

FLORIDOR.

Et puis on a choisi l'instant où je sortais,
Pour venir longuement me parler d'un procès
Fort embrouillé, parbleu! C'est une belle affaire,
Et qui pourra durer très-long-temps, je l'espère...
J'ai remis mon client jusques à mon retour,
Et pour une heure au moins je suis tout à l'amour.
Réglons d'abord la dot; c'est la chose importante;
Mais ordinairement la future est absente
Quand il faut stipuler les clauses d'un contrat.
Elle s'amuse peu d'un semblable débat.

RENARD.

Vous entendez, ma fille.

MADAME RENARD.

Ainsi l'on nous renvoie.

JENNY.

Vous ne sauriez, Monsieur, me causer plus de joie.

FLORIDOR.

J'irai vous avertir quand tout sera conclu.

JENNY (*bas à sa mère*).

C'est lui décidément tel qu'il m'est apparu;
Voilà ses traits, ses yeux.

FLORIDOR (*à Jenny qui le regarde avec effroi*).

Eh bien ! que signifie...?

JENNY.

O ma mère ! fuyons....

SCÈNE IV.

RENARD, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'a donc votre Jenny, pourtant me regarder ?

RENARD.

Vraiment c'est bien à vous de me le demander !
Il est tout naturel qu'elle vous examine.

FLORIDOR.

Non, c'est qu'en s'éloignant elle avait une mine...

RENARD.

Eh mais, mon gendre, à peine en êtes-vous connu.
Elle a l'esprit naïf et le cœur ingénu ;
On ne rencontre pas des filles aussi sages.

FLORIDOR.

Oh ! je n'en doute point. Quels sont ses avantages ?

RENARD.

Considérables.

FLORIDOR.

Bon!

RENARD.

De fort jolis talens,
Une extrême douceur.

FLORIDOR.

Mon Dieu! depuis long-temps
Je savais tout cela...

RENARD.

Beaucoup de modestie.

FLORIDOR.

C'est, j'en tombe d'accord, une fille accomplie;
Aucune qualité ne lui manque en un mot;
Mais dites-moi, Monsieur, combien elle a de dot :
C'est, vous le savez bien, l'objet de ma visite;
De toutes ses vertus nous parlerons ensuite.

RENARD.

La dot n'est pas mauvaise, et vous serez content.

FLORIDOR.

Voyons : est-ce en immeuble, est-ce en argent comptant?

RENARD.

C'est en écus.

FLORIDOR.

Tant mieux.

RENARD.

Je ne saurais mieux faire;
Je partage avec vous comme avec un bon frère,
Et je vous cède enfin moitié de mon avoir.

FLORIDOR.

Une semblable dot surpasse mon espoir.

RENARD.

N'est-ce pas ?

FLORIDOR.

Je n'ai plus besoin que d'une chose ;
Dites-moi de combien votre avoir se compose.

RENARD.

Rien de plus juste. Eh bien, en calculant au plus,
Je possède environ quarante mille écus.

FLORIDOR.

Quarante mille écus !

RENARD.

Tout au juste.

FLORIDOR.

De rente ?

RENARD.

Non, point du tout. Vingt sont la moitié de quarante ;
Ainsi...

FLORIDOR.

Vous plaisantez.

RENARD.

Non, c'est très-sérieux.

FLORIDOR.

Alors, restons-en là.

RENARD.

Je ne puis faire mieux;
Il faut que je calcule en père de famille.

FLORIDOR.

Eh! mais un avocat donne plus à sa fille;
C'est ce qu'un conseiller tout au moins offrirait.
Je ne suis point du tout guidé par l'intérêt;
Pourtant j'ai dû compter sur un parti sortable.
Je croyais votre avoir bien plus considérable;
Vous passez pour très-riche.

RENARD.

En effet, je le sais;
Avec mon bien jadis on en avait assez.
En entrant au barreau je n'avais, j'en fais gloire,
D'autre propriété que ma seule écritoire.
Vous imaginez bien si j'ai dû grossoyer!
J'ai depuis quarante ans noirci bien du papier.

FLORIDOR.

De me tromper, Monsieur, il n'est pas trop facile.
Plus que vous, à coup sûr, je ne suis pas habile;
J'étais aussi fort pauvre en entrant au Palais;
Pourtant il m'a suffi de quinze à vingt procès
Pour être fort à l'aise...

RENARD.

Oh! je le crois sans peine;
Vous avez eu, mon cher, mainte excellente aubaine.
Vous êtes au barreau venu dans le bon temps;
En un mois vous faisiez plus que nous en dix ans.

On voyait chaque jour éclore un nouveau Code;
On en changeait alors comme on changeait de mode :
C'était profit tout clair que ce chaos de lois.
Vous avez eu d'ailleurs tous les biens à la fois.
Quel temps aux procureurs fut jamais plus propice!
Oh ! c'était l'âge d'or pour les gens de justice.
Les divorces, mon cher, vous ont rapporté gros;
Vous aviez pour cliens tous nos Crésus nouveaux.
C'est justement alors que vous vous enrichîtes.
C'était aussi le temps des brillantes faillites,
Et pour s'assurer vite un avenir heureux,
Il suffisait d'en faire ou d'en arranger deux.
Ces choses-là jadis étaient fort peu communes,
Et nous n'avons pas eu de ces bonnes fortunes.
Pour arriver au point où je suis parvenu,
Il fallait lentement mettre écu sur écu.
Je suis venu trop tôt.

FLORIDOR.

Quelle erreur est la vôtre!
Ce temps-là, croyez-moi, valait au moins le nôtre :
Ah! plus j'y réfléchis, plus j'en ai de regrets;
Les tribunaux alors ne taxaient pas les frais;
Et comptez-vous pour rien ces milliers de coutumes,
Qui du droit incertain grossissaient les volumes?
Quelle mine à procès! D'ailleurs, en supposant
Qu'aujourd'hui notre état vaille un peu plus d'argent,
N'avons-nous pas aussi de plus grandes dépenses,
Et pour y faire face il faut des gains immenses.
Un procureur jadis pouvait être un vilain.

RENARD.

Monsieur...

FLORIDOR.

C'était l'usage : en un réduit mesquin
De se loger toujours il avait l'habitude ;
Et que lui fallait-il pour orner son étude ?
Quelques dossiers poudreux, des meubles vermoulus.
Sa table n'était pas ce qui coûtait le plus ;
D'ordinaire elle était frugalement servie :
C'est là que vous faisiez preuve d'économie.
Vous m'avez eu pour clerc, j'en parle savamment.

RENARD.

Vous avez eu toujours le naturel plaisant.

FLORIDOR.

Ces temps-là ne sont plus. Autre siècle, autre usage :
Un avoué, Monsieur, est presque un personnage.
Comme un petit ministre il tient une maison,
Et deux fois la semaine il ouvre son salon.
Il choisit sa demeure au centre de la ville ;
Un riche mobilier embellit son asile.
Enfin vous avez vu l'appartement que j'ai ;
Un premier président n'est pas si bien logé.
Mais c'est essentiel pour que l'on réussisse.
C'est un mauvais calcul d'avoir de l'avarice.
Tout se donne au dehors, aujourd'hui c'est reçu ;
Et l'homme doit briller s'il veut être aperçu.

RENARD.

Pour moi, j'ai conservé notre ancienne méthode.

Aussi n'ai-je pas eu de procès à la mode.
Cependant aujourd'hui j'en viens d'entamer un,
Tel que jamais, mon cher, vous n'en eûtes aucun.
Quelle superbe affaire! Ah! jamais, je vous jure,
On ne vit au Palais de cause plus obscure.
Oui c'est, sur mon honneur, le phénix des procès;
Ce sera mon dernier, je peux mourir après.
Vous en auriez, mon cher, tiré grand avantage,
Et, s'il vous fût tombé par hasard en partage,
Je suis persuadé qu'en lui donnant vos soins,
Il vous eût rapporté cent mille écus au moins.

FLORIDOR.

Voulez-vous me le vendre?

RENARD.

Eh! cela peut se faire.
Nous pourrions même ainsi terminer l'autre affaire.

FLORIDOR.

Je n'entends pas.

RENARD.

Je vais vous l'expliquer d'un mot.
C'est de cent mille écus que j'augmente la dot.
Ce procès est le mien et je vous l'abandonne;
C'est de l'argent comptant, mon cher, que je vous donne.

FLORIDOR.

D'honneur, c'est précieux.

RENARD.

Mais, Monsieur, c'est mon bien;
Pensez-vous que je vais vous le céder pour rien?

FLORIDOR.

Enfin quel est-il donc ce procès magnifique ?

RENARD.

Je ne vous trompe pas, il est d'un genre unique.
C'est ce que nous nommons une affaire d'éclat ;
Neuf à dix millions, deux questions d'État.

FLORIDOR.

Qu'entends-je ! la rencontre est vraiment singulière.
Votre client, je gage, arrive du grand Caire.

RENARD.

En Égypte : oui, vraiment, d'où l'avez-vous appris ?
J'ai peine à concevoir...

FLORIDOR.

N'en soyez point surpris.
Je vais facilement vous expliquer la chose :
C'est que nous exerçons tous les deux dans la cause.
J'ai pour client le frère, et vous avez la sœur.

RENARD.

Comment, il se pourrait! ah! mon Dieu, quel malheur !

FLORIDOR.

Quel malheur, dites-vous! j'ai peine à vous comprendre.
C'est le plus grand bonheur que nous puissions attendre.
Rendons grâce au hasard qui ne remet qu'à nous
Un procès dont chacun pourrait être jaloux.
Voilà de tous les deux la fortune achevée ;
C'est une mine d'or que nous avons trouvée.

Faisons tout ce qu'il faut pour en jouir long-temps.
Vous ne devinez pas?...

RENARD.

Oui, fort bien, je comprends.
Nous allons l'exploiter tous deux de compagnie,
Je baisse pavillon devant votre génie.
Ah! pour un homme fin autrefois j'ai passé;
Je dois en convenir, vous m'avez surpassé;
Vous valez mieux que moi de toutes les manières.
Je ne peux plus nier les progrès des lumières.

FLORIDOR.

Ah! ne serait-il pas affreux de partager
Ce bénéfice immense avec un étranger?
Que ce procès pour nous soit un bien de famille.
Si j'eusse été pourtant l'époux de votre fille,
Nous perdions à coup sûr ces deux riches cliens.

RENARD.

Pourquoi donc?

FLORIDOR.

Les plaideurs sont un peu défians;
Ils n'auraient pas choisi le beau-père et le gendre;
Peut-être ils les auraient soupçonnés de s'entendre.

RENARD.

Mais l'inconvénient subsiste.

FLORIDOR.

Il va cesser.

RENARD.

A ma fille, Monsieur, voulez-vous renoncer ?

FLORIDOR.

Vous ne m'entendez pas : l'hymen peut se suspendre ;
Je suis très-amoureux, mais je puis bien attendre.
Rompons ouvertement tant qu'ira le procès ;
Et nous pourrons toujours nous réunir après.
Votre fille est fort jeune ; ainsi, rien ne nous presse :
Moi, je puis quelque temps ajourner ma tendresse.
Ainsi tout va, Monsieur, s'arranger d'un seul mot ;
Nous n'aurons plus alors d'obstacle pour la dot.
Il vous est bien aisé de m'en compléter une ;
Nous rapporterons tout à la masse commune,
Et vous aurez encore une assez belle part.

RENARD.

C'est fort bien : ainsi donc procédons sans retard.
J'attends l'Égyptien.

FLORIDOR.

Et moi, son adversaire.
Il ne m'a pas bien mis au courant de l'affaire.
Je crois qu'en procédure il est fort ignorant.

RENARD.

Le mien en fait de lois ne sait que l'Alcoran.
Leur confiance en nous sera sans doute entière,
Et nous les conduirons tous deux à la lisière.

FLORIDOR.

Ah ça, je me confie à votre loyauté.

RENARD.

Et moi, je m'en rapporte à votre probité.

FLORIDOR.

J'ai donc votre parole.

RENARD.

Oui, comme j'ai la vôtre.

FLORIDOR.

Et la cause de l'un devient celle de l'autre.

RENARD.

Touchez là.

FLORIDOR.

Volontiers.

RENARD.

C'est conclu.

FLORIDOR.

C'est fini.

RENARD.

Mais il faut prévenir et ma femme et Jenny.

SCÈNE V.

MONSIEUR RENARD, FLORIDOR, JENNY, MADAME RENARD.

MADAME RENARD.

Avez-vous terminé?

RENARD.

L'hymen doit se suspendre,
Et pendant quelques mois il faut encore attendre.

JENNY.

Mon père, est-il possible ?

MADAME RENARD (*bas à Jenny*).

Eh bien! que t'ai-je dit ?
Tu le vois, mon enfant, ton rêve s'accomplit.

RENARD.

Nous sommes convenus de feindre une rupture.

JENNY.

Quel est donc ce mystère ?

FLORIDOR.

Ah! je suis, je vous jure,
Affligé comme vous de ces cruels délais,
Et pourtant mon bonheur est plus sûr que jamais.

MADAME RENARD.

J'ai peine à concevoir...

RENARD.

C'est un secret, ma chère,
Et pour qu'il soit gardé, je crois devoir le taire.
Si même là-dessus on vous interrogeait,
Dites que cet hymen est manqué tout-à-fait.
Avec tout l'art possible il faut tâcher de feindre.
De monsieur Floridor affectez de vous plaindre :
Parlez de procédés qui sont peu délicats.

JENNY.

Je dirai, s'il le faut, que je ne l'aimais pas.

RENARD.

Oui, c'est fort bien.

MADAME RENARD.

Oh ciel! voyez donc, je vous prie;
Qu'apportent ces gens-là?

RENARD.

C'est lui, je le parie.

FLORIDOR.

Qui?

RENARD.

Mon client.

SCÈNE VI.

MONSIEUR RENARD, MADAME RENARD, FLORIDOR, JENNY, RAYMOND, *suivi de quatre domestiques portant un sultan et de magnifiques présens.*

RAYMOND.

Je viens avec humilité
Mettre ce faible hommage aux pieds de la beauté.
Ce sont quelques produits de l'heureuse Turquie,
Des odeurs du Japon, des laines d'Arabie.

JENNY.

Ma mère, les beaux schals!

RAYMOND.

Oh! c'est un peu commun.

RENARD.

Comment! c'est magnifique!

JENNY (*prenant un flacon*).

Ah Dieu ! le doux parfum !

MADAME RENARD.

Mais d'où viennent, Monsieur, ces superbes dentelles?

RAYMOND.

D'une manufacture auprès des Dardanelles.

RENARD.

Monsieur, de tels présens sont trop riches pour nous.
Je ne souffrirai pas...

RAYMOND.

O ciel ! y pensez-vous?

FLORIDOR.

Ah ! quel riche sultan !... (Il le prend dans ses mains.)

RAYMOND.

C'est pour mademoiselle ;
Monsieur, il appartient de droit à la plus belle.

FLORIDOR.

Je m'empresse en ce cas de le mettre à ses pieds.

RAYMOND (*l'arrêtant*).

Il est plus précieux que vous ne le croyez,
Son origine même est assez singulière :
Un Bédouin convoitait une riche héritière,

Et d'avides parens allaient la lui livrer.
Un jeune homme, tout bas contraint de l'adorer,
Ne savait pas comment lui peindre sa tendresse;
Mais rien comme l'amour ne donne de l'adresse;
Au fond de ce sultan il trouva le secret
De glisser pour la belle un amoureux billet;
Enfin, il conduisit si bien son stratagème
Qu'il le fit présenter par le Bédouin lui-même.

FLORIDOR (*le mettant aux pieds de Jenny*).

Quoi, vraiment, ce fut lui! d'honneur, c'est précieux.
Savez-vous qu'à Paris, nous ne ferions pas mieux?

MADAME RENARD (*bas à son mari*).

Qu'est-ce donc qu'un Bédouin?

RENARD.

C'est, je me l'imagine,
Un homme de loi turc.

(Jenny, après avoir réfléchi, ouvre le sultan.)

RAYMOND (*à part, observant Jenny*).

La voilà qui devine...

JENNY (*apercevant une lettre et la saisissant avec vivacité*).

Oh! ciel!

FLORIDOR.

Qu'avez-vous donc?

RAYMOND.

Ne soyez pas surpris,
Mademoiselle a vu deux ou trois mots écrits
En caractères turcs.

MADAME RENARD (*prenant le sultan*).

Voyons-les, je vous prie.

RAYMOND.

Krikof.

MADAME RENARD.

C'est là du turc ?

RAYMOND.

Oui, cela signifie
Cache-moi dans ton sein.

(Jenny met le billet dans son sein.)

Vous concevez le tour,
Il s'agit du billet qu'avait tracé l'amour.

MADAME RENARD.

Ah! l'on trompe en Turquie?

RAYMOND.

Oui, c'est tout comme en France.

MADAME RENARD.

Quoi, tout cela, Monsieur, s'y trouve en abondance ?

RAYMOND.

Oui : dans la capitale est un vaste bazar
Où l'on trouve entassés les chefs-d'œuvre de l'art;
C'est un jardin orné d'élégantes arcades
Où l'eau s'élance en jets et retombe en cascades;
Ce qu'ont de merveilleux les plus riches pays
S'y montre pêle-mêle aux regards éblouis;
Là brillent les produits de l'humaine industrie,

Les vases de la Chine, et les perles d'Asie,
Les diamans de l'Inde, enfin tous les trésors
Que le divin Pactole a roulés sur ses bords.
Des flots de voyageurs inondent ses portiques,
Et jamais on ne vit de lieux plus magnifiques.

MADAME RENARD.

Ah! Monsieur, à Paris, nous n'avons rien d'égal.

RAYMOND (*à part*).

Je n'ai parlé pourtant que du Palais-Royal.

MADAME RENARD.

Est-il bien vrai, Monsieur, qu'on y vende des femmes?

RAYMOND.

Oui : c'est là justement.

FLORIDOR.

Dieu! quelles mœurs infâmes!

RAYMOND.

Mais, de bien bonne foi, valons-nous beaucoup mieux?
Ce que vous blâmez là se passe sous nos yeux;
Ne marchandons-nous pas la compagne chérie
Qui partage avec nous les peines de la vie?
Oui, c'est de ses vertus qu'on est le moins touché,
Et l'on passe un contrat comme on passe un marché!

RENARD.

C'est bien vrai.

RENARD (*à Floridor*).

Ce jeune homme est fort sur la morale.

RAYMOND.

Mais laissons, croyez-moi, ce sujet de scandale,
Et revenons enfin à mon triste procès.

RENARD.

Précisément, Monsieur, c'est à quoi je pensais.
Mais vous parliez si bien qu'il eût été dommage
D'interrompre un discours si savant et si sage.

JENNY.

Il est sûr que Monsieur conte fort joliment.

RAYMOND.

Mesdames...

MADAME RENARD.

Ah ! c'est vrai, le Bédouin est charmant.
Mais vous avez, Monsieur, des affaires pressées,
Et je conçois qu'ici nous serions déplacées.
Nous allons renfermer ces précieux objets.

JENNY.

Il me tarde beaucoup de tout voir de plus près.

SCÈNE VII.

RAYMOND, FLORIDOR, RENARD.

RAYMOND.

Vous avez là, Monsieur, une adorable fille.
Ce coffre-ci contient mes papiers de famille.
Mais puis-je, s'il vous plaît, m'expliquer librement?

RENARD.

Vous ne pouviez venir dans un meilleur moment;
(Montrant Floridor.)
Monsieur est l'avoué de la partie adverse.

RAYMOND.

Oh ciel! est-il possible?

FLORIDOR.

Oui, pour elle j'exerce.

RAYMOND.

Vous vous êtes chargé de ce procès honteux?

FLORIDOR.

Je l'aurais refusé, s'il m'eût paru douteux.

RENARD.

Vous pensez donc gagner?

FLORIDOR.

Ma cause est excellente.

RAYMOND.

Eh bien, moi, je soutiens...

RENARD.

Mon confrère plaisante;
Dans mainte occasion il a jugé fort mal.

FLORIDOR.

Non, ce n'est jamais moi, mais c'est le tribunal.

RAYMOND.

Je dois pourtant, Monsieur, vous apprendre une chose ;
Peut-être il vous faudra renoncer à la cause.

FLORIDOR.

Comment?

RAYMOND.

Je vous l'avoue, un procès me fait peur ;
J'ai pris depuis long-temps la chicane en horreur.
Puis il faut respecter la morale publique,
Rien n'est plus scandaleux qu'un débat domestique.

RENARD.

J'en conviens avec vous.

RAYMOND.

Pour nous concilier,
Est-il quelque moyen que l'on puisse employer?

FLORIDOR.

Moi, je n'en vois aucun.

RENARD.

Pour moi, j'en désespère.

RAYMOND.

Je viens pourtant d'écrire à ce cruel beau-frère.
J'invoque tour à tour la nature et l'honneur ;
Je n'implore de lui qu'une seule faveur ;
C'est que pour prévenir toute fâcheuse issue,
Il veuille m'accorder un moment d'entrevue.

J'insiste sur ce point du ton le plus pressant.
J'ai reçu sa réponse.

FLORIDOR.

Eh bien?

RAYMOND.

Il y consent.

FLORIDOR (*à part*).

Diable!

RAYMOND.

Mais il n'entend rien faire en votre absence.
Il veut que vous soyez à notre conférence.

FLORIDOR (*à part*):

Alors je suis tranquille.

RAYMOND.

Et moi, de mon côté,
J'entends bien de Monsieur y paraître assisté.

RENARD (*à part*).

Bon; je suis en repos.

RAYMOND.

A vous je me confie...

RENARD.

Je suis flatté, Monsieur...

RAYMOND.

Il faut, je vous en prie,
Que nous fixions d'abord le lieu de l'entretien.

RENARD.

Si vous voulez, chez moi, comme le plus ancien.

FLORIDOR.

Alors prenons un jour.

RENARD.

Eh mais, à l'instant même.

RAYMOND.

Sans doute; d'en finir mon désir est extrême.
Je veux prendre un parti.

FLORIDOR.

C'est fort bien, il m'attend;
Je vais, si vous voulez, l'amener à l'instant.

RENARD.

Oui, courez.

RAYMOND.

Près de vous jusque-là je demeure.

FLORIDOR.

J'ai mon cabriolet, il ne faut qu'un quart d'heure.
(Bas à Renard.)
Ne nous avisons pas de les concilier.

RENARD (*bas à Floridor*).

Soyez donc en repos, je connais mon métier.
(Floridor sort.)

SCÈNE VIII.

RENARD ET RAYMOND.

RENARD.

Une telle action est à coup sûr louable ;
Mais de feindre avec vous je ne suis pas capable,
Et, s'il faut parler vrai, j'en espère fort peu :
Dans une telle affaire il n'est point de milieu ;
Votre épouse est, Monsieur, ou n'est pas légitime.

RAYMOND.

Je tiens, je vous l'ai dit, à la publique estime ;
Je veux avoir pour moi tous les bons procédés.

RENARD.

Mais sur le moindre point pourtant si vous cédez...

RAYMOND.

De le convaincre encore il n'est pas impossible ;
Je compte lui porter le coup le plus sensible.

RENARD (*à part*).

Et moi je compte bien en empêcher l'effet.

RAYMOND (*à part*).

Il faut dès aujourd'hui les brouiller tout-à-fait.
Voici l'occasion...

RENARD.

Mais tandis que j'y pense,
Des pièces, s'il vous plaît, donnez-moi connaissance;
Car je ne sais encor que le gros du procès.

RAYMOND (*tirant du coffre une énorme liasse*).

C'est juste : les voici qu'en vos mains je remets.

RENARD.

Ah! quels vieux parchemins!

RAYMOND.

Ils viennent de la Mecque.
(A part.)
On me les a prêtés à la bibliothèque.

RENARD (*mettant ses lunettes*).

Çà voyons!...

RAYMOND.

Vous savez l'arabe?

RENARD.

Nullement.

RAYMOND.

Vous ne le savez pas?

RENARD.

Du tout.

RAYMOND.

C'est étonnant.
D'après cela, Monsieur, vous ne sauriez les lire;
Mais, si vous le voulez, je vais vous les traduire.

RENARD.

Oui, j'ai sur certains points besoin d'être éclairé;
Au reste nous avons l'interprète juré.

RAYMOND.

Voyez-vous ce croissant sur la première page?

RENARD.

Je le vois.

RAYMOND.

Eh bien! c'est l'acte du mariage.

RENARD.

Bon, la pièce est en règle.

RAYMOND.

Abra Kara Kapti,
C'est un certificat signé du grand muphti.

RENARD.

Passons dans mon étude, et vous pourrez m'en faire
Une traduction en langage vulgaire.

RAYMOND.

Oh! tant que vous voudrez, il ne faut qu'un moment;
Je parle, vous voyez, l'arabe couramment.

RENARD (*appelant Jenny; Jenny paraît*).

Ma fille, à Floridor vous direz de m'attendre.

RAYMOND (*bas à Jenny*).

Ici dans un moment mon ami va se rendre.

(Ils entrent dans l'étude de Renard.)

SCÈNE IX.

JENNY *seule.*

Que mon sort est changé depuis quelques instans !
Mais je ne conçois rien à tout ce que j'entends.
Il se passe à coup sûr quelqu'étrange mystère.
Floridor va venir, à ce que dit mon père ;
Et pourtant, si j'en crois un ami généreux,
C'est un autre qui va se montrer à mes yeux.
Mais comment jusqu'ici pourra-t-il s'introduire ?

SCÈNE X.

JENNY, FLORIDOR ET SAINT-LÉGER.

FLORIDOR.

Oui, Monsieur, c'est ici, laissez-moi vous conduire.

JENNY (*à part*).

Ah ! mon Dieu, le voilà ! ce qui vaut mieux encor,
C'est qu'il est amené par monsieur Floridor.

FLORIDOR.

Nous désirons parler à monsieur votre père.

JENNY.

Je le crois occupé d'une importante affaire.
Il est dans son étude.

FLORIDOR.

Oui, je sais qu'il m'attend,
Je cours le prévenir et reviens à l'instant.

JENNY.

Monsieur, c'est moi qui vais....

FLORIDOR.

Eh! non, mademoiselle,
Restez.

SAINT-LÉGER.

Qu'il est aimable! il me laisse avec elle.

SCÈNE XI.

JENNY, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Enfin nous voilà seuls, et, loin des yeux jaloux,
Je puis faire éclater tout mon amour pour vous.
C'est de vous aujourd'hui que mon sort va dépendre.

JENNY.

Prenez garde, de grâce, on pourrait nous entendre,
Un seul mot imprudent peut m'exposer beaucoup.

5

SAINT-LÉGER.

Il faut que vous sachiez....

JENNY.

Mais, Monsieur, je sais tout,
Et votre lettre...

SAINT-LÉGER.

Oh ciel! Raymond vous l'a remise!

JENNY.

Ah! c'est sans le savoir, Monsieur, que je l'ai prise.

SAINT-LÉGER.

Aurais-je le malheur de vous avoir déplu?

JENNY.

Que puis-je vous répondre?...

SAINT-LÉGER.

Et votre prétendu,
Peut-être vous l'aimez....

JENNY.

Oh! Monsieur, au contraire;
Mais je dois obéir aux ordres de mon père.

SAINT-LÉGER.

J'en jure par l'amour dont je brûle pour vous,
Non, jamais Floridor ne sera votre époux.

JENNY.

Mais, Monsieur, quel moyen espérez-vous donc prendre?

SAINT-LÉGER.

Je ne le sais pas trop.

JENNY.

Au moins il faut m'apprendre
Comment dans la maison lui-même vous conduit.

SAINT-LÉGER.

C'est qu'il est mon conseil : sachez...

JENNY.

J'entends du bruit.
Ce sont eux : il serait d'une haute imprudence
De laisser soupçonner la moindre intelligence.
Je vous quitte.

SAINT-LÉGER.

L'amour me répond du succès ;
Je suis sûr maintenant de gagner mon procès.

SCÈNE XII.

RAYMOND, RENARD, FLORIDOR, SAINT-LÉGER.

RENARD.

Nous voilà réunis, Messieurs, prenons séance.
(Ils s'asseoient.)
Puissiez-vous apporter à cette conférence
Cet amour de la paix dont je suis animé ;
Qu'à tout ressentiment votre cœur soit fermé :

Prenez dans vos discours la bonne foi pour guide,
Et qu'un calme profond à nos débats préside.

FLORIDOR.

Le calme, mon confrère, est avec le bon droit,
Et vous pouvez compter sur tout notre sang-froid.
Nous faisons voir assez notre esprit pacifique
En nous rendant ici. Voyons, que l'on s'explique :
Quel motif en ces lieux nous a fait rassembler?
Que veut le demandeur? C'est à lui de parler.

RAYMOND (*à part*).

Gardons mon sérieux, si cela m'est possible.
(Haut.)
L'esprit est modéré quand le cœur est paisible :
Messieurs, loin de mon cœur un sordide intérêt;
Rien que de généreux...

FLORIDOR.

De grâce, allons au fait.

RENARD.

Point d'interruption, s'il vous plaît, mon confrère;
(Montrant Saint-Léger.)
Quand Monsieur parlera je promets de me taire.

RAYMOND.

Ayant de mon beau-père hérité par moitié...

FLORIDOR.

C'est justement le point qui par nous est nié.

RAYMOND.

Pourtant à l'évidence il vous faudra bien croire.

SAINT-LÉGER.

Ah ! d'un père chéri respectez la mémoire,
Et n'imaginez pas, pour me ravir mon bien,
Le roman le plus faux...

RENARD.

Nous n'imaginons rien.

FLORIDOR.

N'interrompez donc pas à votre tour ; silence !

RAYMOND.

Et je pourrais souffrir une pareille offense !
Barbare ! non content de repousser ta sœur,
Par d'indignes soupçons, tu me perces le cœur.
Oses-tu bien penser que doublement faussaire,
J'usurpe les doux noms et d'époux et de frère ?
Apprends donc, homme injuste, à me connaître mieux :
Tu parles de tes biens ! ils me sont odieux.
Garde ce vil métal qui te dessèche l'ame ;
C'est un plus doux trésor que de toi je réclame.
Tel est mon seul mobile : un tendre dévoûment.
Si je t'appelle ici, ce n'est, j'en fais serment,
Que pour te rapprocher d'une femme accomplie,
Et pour qu'un nœud sacré l'un à l'autre vous lie.
Oui, c'est l'unique but où tend mon amitié ;
Reçois-la dans tes bras, et je suis bien payé.

SAINT-LÉGER (*à Floridor*).

Eh bien, qu'en dites-vous ?

FLORIDOR.

Voilà de grandes phrases !
Mais à vos droits, Monsieur, il faudrait d'autres bases.
Que nous importe à nous que l'on nous aime ou non ?
Êtes-vous notre sœur : telle est la question.
Nous vous prenons ici vous-même pour arbitre ;
C'est vous donner le droit que vous donner le titre :
Une fois reconnu vous êtes notre égal.
Laissons donc, s'il vous plaît, le ton sentimental ;
Il est fort déplacé quand il s'agit d'affaire.

RENARD.

Je pense là-dessus ainsi que mon confrère.
Établissons nos droits ; qu'ils soient d'abord prouvés :
Et vous vous aimerez après, si vous pouvez.

FLORIDOR.

Le Code dans l'espèce en termes clairs s'exprime.
Vous voulez partager : êtes-vous légitime ?
Non, vous n'êtes au plus qu'un enfant naturel.
Or, le titre vingt-deux sur ce point est formel.
Ce sont des alimens que la loi vous accorde ;
Et, pour montrer combien nous aimons la concorde,
Nous ne refusons pas de vous en octroyer.

RENARD.

Vraiment.

RAYMOND.

Ah ! puis-je ainsi me voir humilier !
L'ai-je bien entendu ? C'est le pain de l'aumône

Qu'avec un froid dédain votre pitié me donne.

(*Ils se lèvent.*)

Puisqu'il en est ainsi, rompons cet entretien,
Allons aux tribunaux; je n'écoute plus rien..
Ce n'est pas le moyen d'avoir justice prompte,
Je le sais, mais du moins je publîrai ta honte.
Je plaiderai vingt ans plutôt que de céder.

FLORIDOR.

Ah! ce n'est pas cela qui peut m'intimider.

RENARD.

Vous aimez, on le sait, les longues procédures.

FLORIDOR.

Tout beau, maître Renard, supprimez les injures.
Attendez que du moins nous soyons au Palais.

RAYMOND (*à part*).

Fort bien! cela s'échauffe. Ah! comme je rirais,
Si nous venions à bout de les mettre en colère.

RENARD.

Aussi n'abusez pas de votre ministère.
Pourquoi souffler le feu? Pouvez-vous oublier
Que nous sommes ici pour nous concilier?

FLORIDOR

Je prends la bonne foi pour ma seule boussole.

RAYMOND.

Vous vous égarez.

FLORIDOR.

Paix! Messieurs, j'ai la parole.
Oui, c'est la probité qui parle par ma voix.

Je m'en rapporte à vous; si vous suiviez ses lois,
Vous seriez-vous chargé d'une cause semblable?
Car vous savez fort bien qu'elle n'est pas gagnable.
Mais qu'importe? Pour vous c'est un procès de plus,
Et je vous tiens ici des discours superflus.

RAYMOND.

N'insultez pas monsieur, il a ma confiance.

SAINT-LÉGER.

Il ne fait que répondre à votre impertinence.

RENARD.

M'osez-vous bien tenir ces propos outrageans?
Songez qu'hier encor vous étiez sur les bancs.
Vraiment, il vous sied bien d'avoir ce ton superbe,
Praticien d'un jour, jurisconsulte imberbe!

FLORIDOR.

Je ne suis pas venu pour m'entendre insulter.

RAYMOND.

Messieurs, de grâce!

FLORIDOR.

Ici, je ne puis plus rester.

SAINT-LÉGER.

Sortons.

FLORIDOR.

En fait d'honneur je suis très-susceptible.

RENARD (*à Raymond*).

Pour vous concilier, j'ai fait tout mon possible.

RAYMOND.

Ah ! c'est vrai.

RENARD (*bas à Floridor*).

Les voilà divisés pour jamais.

FLORIDOR.

Adieu : nous nous verrons face à face au Palais.

SAINT-LÉGER (*à Floridor*).

A quels désagrémens, Monsieur, je vous expose !
De ces fâcheux débats moi seul je suis la cause.
Aussi qu'avais-je à faire à cet aventurier ?

RAYMOND.

Qu'entends-je? oh ! pour le coup c'est trop m'injurier.
Savez-vous bien, Monsieur, qu'un pareil ton m'offense,
Et que je suis très-las de votre impertinence ?

SAINT-LÉGER.

Impertinent vous-même !

RAYMOND.

Oui, je suis outragé ;
Sachez que plus d'un fat par moi fut corrigé.

SAINT-LÉGER (*s'élançant sur lui*).

Un fat !...

RENARD.

Y pensez-vous ?

SAINT-LÉGER.

Ah ! quelle audace extrême !
Vous m'en rendrez raison.

FLORIDOR.

O ciel!

RAYMOND.

A l'instant même;

Sortons.

RENARD.

Écoutez-nous.

SAINT-LÉGER.

Non.

FLORIDOR.

Pour Dieu, point d'éclats;

Plaidez, plaidez, Messieurs, mais ne vous battez pas.

RAYMOND.

Non, non, il faut du sang pour laver cette injure.

FLORIDOR.

Du sang? Ah! je frémis!

RENARD (*se jetant entre eux*).

Messieurs, je vous conjure,

Apaisez-vous.

SAINT-LÉGER.

Jamais.

RAYMOND.

Remettons-nous au sort.

Il faut que sur la place un des deux reste mort.

SCÈNE XIII.

JENNY, MADAME RENARD, RENARD, RAYMOND, FLORIDOR, SAINT-LÉGER.

MADAME RENARD.

Mort!

RENARD.

Ici dites-moi ce que vous venez faire?

MADAME RENARD.

On a parlé de mort.

RENARD.

Vous vous trompez, ma chère,
Nous nous concilions.

JENNY (*apercevant Saint-Léger*).

Maman, c'est l'inconnu.

MADAME RENARD.

C'est lui-même.

RAYMOND (*à Saint-Léger*).

Monsieur, vous m'avez entendu;
Il faut que vous ou moi, nous y perdions la vie.

MADAME RENARD (*tombant sur un fauteuil*).

Je me meurs...

JENNY (*tombant sur un autre fauteuil*).

Je succombe...

SAINT-LÉGER (*courant auprès d'elle*).

Elle est évanouie.

RAYMOND (*tirant Saint-Léger par le bras*).

(Bas.) (Haut.)
Tu te perds, imprudent. Allons, plus de retard.

SAINT-LÉGER.

Oui, sortons!

FLORIDOR (*se jetant entre eux*).

Arrêtez!

RENARD.

Quoi, Messieurs, sans égard
Pour ce tableau touchant...

RAYMOND (*le repoussant*).

Je ne veux rien entendre.

FLORIDOR.

Mais, Messieurs...

SAINT-LÉGER (*le repoussant*).

Laissez-moi.

RENARD.

Séparez-les, mon gendre.

FLORIDOR.

Séparez-les vous-même; ils m'accablent de coups.

(Les champions sortent.)

RENARD.

Eh ! qu'importe, Monsieur ? Je me joindrais à vous ;
Mais puis-je ainsi laisser et ma fille et ma femme ?
Ne voyez-vous pas bien que l'amour me réclame ?

FLORIDOR.

J'y cours.
(Il sort.)

RENARD (*à sa femme, qui n'est pas encore revenue à elle*).

Ma bonne amie !

MADAME RENARD (*ouvrant les yeux*).

Où suis-je ? ils sont partis !

JENNY (*ouvrant les yeux*).

Ciel !

MADAME RENARD.

Le sang va couler, hâtons-nous.

JENNY.

Je vous suis.

RENARD.

Un moment, s'il vous plaît.

MADAME RENARD (*sortant avec Jenny*).

Non, rien ne nous arrête.
(Elles sortent.)

SCÈNE XIV.

RENARD *seul.*

Mais ici tout le monde a donc perdu la tête !
Ah ! tout allait si bien. Quel contre-temps cruel !
Ce qui me fait trembler, c'est qu'avant un duel
Il arrive souvent qu'on se réconcilie.
S'ils allaient s'arranger ; ah ! j'en perdrais la vie !

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENARD, FLORIDOR.

RENARD.

Quoi! vous ne savez rien?

FLORIDOR.

Rien, je vous le répète.

RENARD.

Je ne puis le cacher, ce combat m'inquiète.
C'est votre faute aussi.

FLORIDOR.

Comment l'entendez-vous?

RENARD.

Vous avez beaucoup trop échauffé leur courroux,

Et si l'un des deux meurt... pour plaider il faut vivre.
Du moins sur le terrain vous auriez dû les suivre.

FLORIDOR.

Moi, bon Dieu ! prendre part à ces débats cruels !
J'arrange les procès, et non pas les duels.

RENARD.

Oui, vous les arrangez d'une étrange manière.

FLORIDOR.

Je vous cède le pas sur ce point, mon confrère.
Si j'ai jamais moi-même un procès par malheur,
Je ne vous prendrai point pour conciliateur.
Vous avez un talent que nul ne vous conteste;
Vous auriez fait plaider Pylade avec Oreste.

RENARD.

Vous les auriez fait battre. Oh ciel! est-il besoin,
Confrère, de pousser les choses aussi loin ?
Ah! faisons bien plutôt, gens de loi que nous sommes,
Couler à grands flots l'encre et non le sang des hommes.

FLORIDOR.

Qué diable voulez-vous ? ils allaient en finir;
Et j'ai vu mon client tout prêt de s'attendrir.
J'ai senti le péril.

RENARD.

Je l'ai senti de même;
Oui, mais s'ils ont porté leur fureur à l'extrême ?

FLORIDOR.

Cela serait fâcheux, d'accord : mais sûrement
Un duel vaut encor mieux qu'un arrangement.

RENARD.

Si l'un d'eux est tué, plus de procès, vous dis-je.

FLORIDOR.

Et pourquoi donc? l'affaire est toujours en litige.
Les procès aux plaideurs survivent très-long-temps,
Et vont du bisaïeul jusqu'aux petits-enfans.
Du combat d'aujourd'hui quelle que soit la suite,
Je dis que le procès en rien ne périclite;
La question d'État reste dans son entier,
Et le client défunt aurait un héritier;
Le vôtre laisserait une veuve, et je gage
Qu'il doit avoir aussi quelqu'enfant en bas âge;
Alors vous stipulez pour les droits du mineur,
Vous lui faites nommer un subrogé tuteur;
Que de formalités deviennent nécessaires!
Et ce sont là pour nous les meilleures affaires.

RENARD.

En effet.

FLORIDOR.

Mon client est garçon, j'en conviens,
Mais ses collatéraux voudront avoir ses biens;
Et ceux-là plus que lui ne seront pas traitables;
Ils ne seront pas gens à se payer de fables
Qu'on viendra leur conter au nom de l'Alcoran.

Ne renonçons donc pas à notre premier plan.
Je redoute fort peu le combat qui s'engage,
Il ne peut nous porter le plus léger dommage.
Pour nous, je n'y vois pas un sérieux danger,
Et l'affaire s'embrouille au lieu de s'arranger.

RENARD.

Quel sang-froid! quel aplomb!

FLORIDOR.

C'est l'amour qui m'inspire,
Et lui seul en ce jour...

RENARD.

Allons, vous voulez rire.

FLORIDOR.

Oui, vous dis-je, l'amour; n'en soyez pas surpris;
Je sais que du procès votre fille est le prix;
Et si je fais ici preuve d'un peu d'adresse,
Voyez-y seulement l'excès de ma tendresse.

RENARD.

Mais c'est elle qui vient.

FLORIDOR.

Je m'en étais douté;
Je sentais mon cœur battre.

SCÈNE II.

JENNY, RENARD, FLORIDOR.

RENARD.

Ah! quel air agité!
Que voulez-vous, Jenny?

JENNY.

Nos craintes sont mortelles;
De ce fâcheux combat savez-vous des nouvelles?
Ces transports furieux et cet air menaçant,
Ces cris affreux de mort ont glacé tout mon sang.
Ma mère, d'épouvante et de douleur saisie,
S'est, depuis ce moment, dix fois évanouie.

RENARD.

La pauvre femme! elle a les nerfs si délicats:
J'y vole.

JENNY.

Pour l'instant, ne la dérangez pas;
Je crois qu'elle est un peu calmée, elle repose.

FLORIDOR.

Oh! s'il en est ainsi, ce sera peu de chose.

JENNY.

Mais comment, dites-moi, s'est passé le combat?
J'en venais, près de vous, savoir le résultat.

RENARD.

Vraiment, je suis surpris de votre impertinence ;
Ces choses ne sont point de votre compétence.

JENNY.

Mon père....

FLORIDOR.

Parlez-lui plus doucement ; c'est moi
Qui cause, j'en suis sûr, le trouble où je vous voi.

JENNY.

Comment ?

FLORIDOR.

Vous m'avez cru compromis dans l'affaire ;
Calmez-vous : elle m'est tout-à-fait étrangère ;
Mais ce moment d'effroi ne m'en est pas moins doux.
Vous n'imaginez pas ce que je fais pour vous ;
Ce que la passion m'inspire est incroyable,
Et monsieur vous dira que je suis admirable.
Oui, j'ai fait aujourd'hui des prodiges d'amour ;
Notre hymen seul m'occupe et la nuit et le jour.
Rien n'en peut désormais distraire ma pensée.
(A Renard.)
Que l'instance par nous soudain soit commencée ;
Multiplions la grosse, entassons les dossiers,
Et mettons en campagne un bataillon d'huissiers ;
Que les sommations d'heure en heure circulent ;
Que les procès-verbaux, que les actes pullulent.
Et dans Paris enfin, par nos soins exploré,
Épuisons, s'il le faut, tout le papier timbré.

RENARD.

Dieu! quel excès d'amour!

FLORIDOR.

Ah! je suis tout de flamme;
Ces inspirations ne partent que de l'ame.
(A Jenny.)
C'est à votre bonheur que je vais procéder.

RENARD.

Si cet Égyptien venait me demander,
Il faudrait m'avertir sur-le-champ.

JENNY.

Oui, mon père;
Vous l'attendez... je tremble...

RENARD.

Il n'est pas nécessaire
De lui faire savoir que monsieur sort d'ici.

JENNY.

Pourquoi donc?

RENARD.

Est-ce vous qui me parlez ainsi?

FLORIDOR.

Sa curiosité me semble naturelle.
Avant peu, je n'aurai plus de secrets pour elle.
Patience. Je vais hâter un si beau jour,
Et remettre à Thémis la cause de l'amour.

(Il sort. Renard entre dans son étude.)

SCÈNE III.

JENNY *seule.*

J'ai fait de vains efforts pour leur cacher mon trouble.
Je n'ai rien pu savoir, et ma crainte redouble.
Hélas! pauvre Jenny, qu'il faut plaindre ton sort!
Je l'ai bien entendu : l'un d'eux doit rester mort.

SCÈNE IV.

JENNY, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, Mademoiselle, êtes-vous satisfaite?
Du Bédouin pour le coup la déroute est complète;
Nous voilà tout-à-fait les maîtres du terrain.

JENNY.

O ciel!

RAYMOND.

Vous soupirez : d'où vient cet air chagrin?
Est-ce que l'ennemi, par ruse ou par audace,
Aurait trouvé moyen de rentrer dans la place,

Et faudra-t-il encor l'y venir assiéger ?
Vous détournez les yeux....

JENNY.

Monsieur, ce ton léger
En un pareil moment a droit de me confondre.
Hélas! dans ma douleur que puis-je vous répondre ?
Quoi! Monsieur, n'écoutant qu'un transport furieux,
Vous osez provoquer votre ami sous mes yeux ?

RAYMOND.

Au sérieux, vraiment, vous avez pris l'affaire.

JENNY.

Oui, sans doute.

RAYMOND.

Impossible!

JENNY.

Eh quoi, cette colère....

RAYMOND.

N'était qu'un jeu : tous deux nous en avons bien ri ;
Et nous nous sommes vus seul à seul chez Véri.

JENNY.

Ah! vous nous avez fait une frayeur mortelle.
Mais que prétendiez-vous ?

RAYMOND.

Échauffer la querelle,
Empêcher cet hymen d'être jamais conclu,
Et brouiller le beau-père avec le prétendu.

JENNY.

Vous croyez...

RAYMOND.

Le succès a passé notre attente ;
La rupture est entre eux tellement éclatante,
Que de toute leur vie ils ne se pourront voir.

JENNY.

Hélas! si vous n'avez, Monsieur, que cet espoir,
Détrompez-vous.

RAYMOND.

Comment ?

JENNY.

Oui, sur mon sort je tremble :
Dans le moment encor tous deux étaient ensemble.
Devant vous ils ont l'air de disputer bien fort ;
Mais ils sont, croyez-moi, du plus parfait accord.

RAYMOND.

Vraiment, il se pourrait ! O ruse diabolique !
Ainsi j'aurais perdu toute ma rhétorique,
Et donnant dans le piége...

JENNY.

Oui, je pense, en un mot,
Que l'argent du procès doit servir à ma dot.

RAYMOND.

Votre dot en ce cas est bien hypothéquée.
Oh! l'affaire dès-lors n'est pas encor manquée.

Il y va de ma gloire; ils ont beau s'être unis,
Avant la fin du jour je les rends ennemis.

JENNY.

Ah! sauvez-moi, de grâce!

RAYMOND.

Un beau zèle m'anime;
Oui, je vous sauverai, jeune et tendre victime:
Vous ne tomberez pas en de profanes mains.
Je veux être aujourd'hui le dernier des humains,
Si je laisse achever cet affreux sacrifice.
Est-ce que ce minois est fait pour la justice?

JENNY.

Et votre ami?

RAYMOND.

Tout près de chez vous il m'attend;
Appelez votre père.

JENNY.

Oui, Monsieur, dans l'instant.

RAYMOND.

Il faut absolument changer de batterie,
J'y suis.

JENNY.

Vite, venez, mon père je vous prie,
Voici l'Égyptien.

SCÈNE V.

JENNY, RAYMOND, M. RENARD (*sortant de son étude*), MADAME RENARD (*sortant en même temps de l'appartement en face*).

MADAME RENARD.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu!

RENARD.

Je suis charmé, Monsieur, de vous voir revenu.

MADAME RENARD.

Ah! mon Dieu! l'autre est mort, et je tremble d'apprendre..

RAYMOND.

Vous êtes, je le vois, impatiens d'entendre
Le récit du combat. D'un mutuel accord
On ne charge qu'une arme et nous tirons au sort,
Lorsque suivant l'usage on a réglé l'espace.

MADAME RENARD.

Ah! Monsieur, je frémis.

RAYMOND.

A deux pas on nous place :
Je tire le premier.

MADAME RENARD (*avec effroi*).

Il tombe....

RAYMOND.

Pas du tout.

MADAME RENARD (*avec joie*).

Ciel ! il ne tombe pas.

RAYMOND.

Non, il reste debout ;
Je découvre mon sein.

RENARD.

Tant de sang-froid m'étonne !

RAYMOND.

« Votre vie est à moi, dit-il, je vous la donne. »
Alors il tire en l'air.

MADAME RENARD.

Ah mon Dieu ! quel beau trait !
C'est agir en héros.

RENARD (*bas à madame Renard*).

Calmez-vous, s'il vous plait.

MADAME RENARD.

Vous tombez dans ses bras ?

RAYMOND.

Non, mon cœur le désire,
Mais il semble de moi s'éloigner.

RENARD (*à part*).

Je respire !

RAYMOND.

Rendez grâce à l'amour. Il dit, et part soudain.

RENARD.

Comment, encor l'amour! quel éternel refrain!

RAYMOND.

C'est alors que, saisi d'un trouble inexprimable,
Je reviens déposer dans ce sein vénérable
Les sentimens divers dont je suis agité.

RENARD.

Monsieur....

RAYMOND.

Je les confie á cette intégrité
Qui dans vos actions si noblement éclate ;
Jamais position ne fut plus délicate.
Vous devez pressentir quel est mon embarras.

RENARD.

Non, je vous l'avoûrai, je ne le conçois pas.

RAYMOND.

Mais, puis-je, sans manquer au devoir qui nous lie,
Plaider contre celui qui m'a donné la vie ?

MADAME RENARD.

Oh! non, certainement, et vous auriez grand tort.

RENARD.

Ce sont des questions hors de votre ressort,
Et vous ne pouvez point les résoudre, ma chère.

MADAME RENARD.

Moi, je soutiens....

RENARD (*bas à sa femme en la menaçant*).

Encor! voulez-vous bien vous taire?
(Haut à Raymond.)
Ce que dit là ma femme annonce sa candeur;
Vous y reconnaissez le premier cri du cœur.
Tout comme elle d'abord je l'ai pensé moi-même;
Car notre humanité, voyez-vous, est extrême.
Mais de la cause ici voyons quel est l'objet;
Votre abandon, Monsieur, serait de nul effet,
Car la succession vient de votre beau-père,
Vous n'en êtes au fond que le dépositaire.
Vous avez des enfans.

RAYMOND.

Oui, sans doute, beaucoup,
Et vraisemblablement ce n'est pas encor tout,
Car ma postérité promet d'être nombreuse.

RENARD.

Votre devoir alors est de la rendre heureuse.
A leur instruction vous devez subvenir;
Et puis quand ils sont grands il faut les établir.
Voyez, voyez d'ici vos enfans en bas âge,
Auront-ils un procès pour unique héritage?
Un procès qui pourrait devenir éternel!
Non, vous obéirez à l'amour paternel,
Et, suivant un débat dont la source est si pure,

Vous ne serez point sourd au cri de la nature.
Et s'il fallait encore....

RAYMOND.

Ah! Monsieur, c'est assez :
Je cède à des conseils si désintéressés.

RENARD.

(*A sa femme.*)
Vous êtes convaincu : tu l'es aussi, ma chère?

MADAME RENARD.

Moi, je ne dis plus mot.

RENARD.

Pourtant votre beau-frère
Vous a donné la vie, et le cas échéant,
Par réciprocité vous en ferez autant :
Jamais d'ingratitude!

RAYMOND.

Ah! jamais. Je vous quitte
Pour m'écrire chez lui, sauf à plaider ensuite.
De Thénaïs, d'ailleurs, vous devinez l'ennui :
Je ne l'ai pas encore embrassée aujourd'hui.

RENARD.

Je ne m'étonne point de votre impatience :
De l'amour conjugal je connais la puissance.

MADAME RENARD.

En effet.

RAYMOND.

Avant peu, je reviendrai vous voir;
(Bas à Jenny.)
Mon ami va venir, ne perdez pas l'espoir.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME RENARD, RENARD, JENNY.

MADAME RENARD.

A de pareils moyens pouvez-vous bien descendre,
Et vous conduire ainsi pour avoir un tel gendre?

RENARD.

Paix, madame Renard.

MADAME RENARD.

Et moi je veux parler:
Vous n'avez qu'une fille et voulez l'immoler;
Vous pérorez si bien pour les enfans d'un autre,
Et vous êtes, Monsieur, sans pitié pour le vôtre.
Avec ce Floridor vous ferez son malheur.

RENARD.

Est-ce vous que j'entends?

MADAME RENARD.

Oui, c'est un mauvais cœur;
Son amour prétendu n'est que de l'avarice,

Et ne vous flattez pas que je vous obéisse ;
Femme, je fus toujours soumise à mon époux,
Mais j'ai, comme sa mère, autant de droits que vous.

RENARD.

Voilà décidément une révolte ouverte ;
Tant d'audace par moi ne sera pas soufferte.
J'ai, comme il convenait, prononcé sur son sort,
Et tous mes jugemens sont en dernier ressort.

MADAME RENARD.

Eh bien, moi, j'en appelle.

RENARD.

Encore un coup, silence !
C'en est trop à la fin, et je perds patience.

JENNY.

Vous me voyez soumise à votre volonté,
Et j'ai bien du chagrin de vous voir irrité.
Oui, j'aime mieux subir le sort le plus contraire,
Que de coûter jamais une larme à ma mère.

RENARD.

Je te reconnais bien : quel air aimable et doux !
Cet enfant a vingt fois plus de raison que vous.
C'est assez : laissez-moi, le travail me réclame.
Soyez à l'avenir plus prudente, ma femme ;
Et si vous réprimez ces transports indiscrets,
Je pourrai quelque jour faire avec vous ma paix.

(Madame Renard et sa fille sortent.)

SCÈNE VII.

RENARD *seul.*

Ah ! vraiment, j'ai frémi ! sans un coup de génie
Ma cause m'échappait, mais je l'ai ressaisie.
Notre adversaire vient, que peut-il me vouloir ?

SCÈNE VIII.

RENARD, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Vous êtes, à coup sûr, étonné de me voir ;
Mais lorsque vous saurez l'objet de ma visite...

RENARD.

Je suis pressé, Monsieur, expliquez-vous bien vite.

SAINT-LÉGER.

Eh bien, à tous vos droits je suis prêt à céder ;
Faut-il le dire enfin ? je ne veux plus plaider.

RENARD.
(*A part.*)
Que dites-vous ? comment ! ô contre-temps funeste !
Quoi ! vous accordez tout ?

SAINT-LÉGER.

Oui.

RENARD (*à part*).

Ma fille me reste !

(Haut.)
Ainsi votre adversaire a reçu dans un jour
La fortune et la vie.

SAINT-LÉGER.

Il les doit à l'amour.

RENARD (*à part*).

Nous y voilà, l'amour!

SAINT-LÉGER.

Écoutez, je vous prie,
J'aime, depuis six mois, avec idolâtrie.

RENARD (*à part.*)

Plus de gendre!

SAINT-LÉGER.

Ah ! Monsieur, quel était mon tourment!
J'ignorais jusqu'au nom de cet objet charmant.
Et quand, dans les transports d'une aveugle furie,
Aux hasards d'un combat j'allais livrer ma vie,
Votre fille, Monsieur, apparaît à mes yeux.
Ne vous étonnez pas si je suis généreux :
Le cœur préoccupé de celle qui m'est chère,
Ah ! pouvais-je immoler le client de son père?

RENARD.

C'est ma fille !...

SAINT-LÉGER.

Monsieur, je tombe à vos genoux.

RENARD.

Quel est votre désir?

SAINT-LÉGER.

C'est d'être son époux :
Ne la refusez pas à mon ardeur brûlante.

RENARD (*à part*).

Il pourrait remplacer...

SAINT-LÉGER (*se levant*).

Ma fortune est brillante ;
Et si ce n'est son cœur, d'elle je n'attends rien.
C'est la condition à laquelle je tien.
Entendez-vous ? j'y tiens fortement.

RENARD.

Bon jeune homme !

SAINT-LÉGER.

Est-ce que je voudrais pour quelque faible somme ?...
Point de dot, point d'argent ; et s'il faut l'ajouter,
J'aime mieux en offrir encor qu'en accepter.

RENARD.

De si beaux procédés sont dignes de louange!
(A part)
Il a des millions : je gagnerais au change.

SAINT-LÉGER.

Vous daignez approuver...

RENARD.

Moi, je n'approuve rien.
Forme-t-on de la sorte un semblable lien?
D'abord il faut, Monsieur, que ma fille y consente.

SAINT-LÉGER.

Sans doute.

RENARD.

Vous auriez vingt millions de rente,
Que sans cela jamais vous n'obtiendrez sa main.

SAINT-LÉGER.

Ainsi de son aveu dépendra mon destin.
Je cours...

RENARD (*l'arrêtant*).

Que faites-vous? Un moment... Quand j'y pense,
Il ne faut pourtant pas commettre d'imprudence,
Et pour votre procès...

SAINT-LÉGER.

Je fais ce que je dois.

RENARD.

Monsieur, aimez ma fille, et défendez vos droits.

Je ne me donne pas pour un homme infaillible :
J'aurais pu me tromper.

SAINT-LÉGER.

Non, non, c'est impossible.

RENARD (*à part*).

Oh ! je vois Floridor... S'il l'allait rencontrer...
(Haut.)
Chez ma femme, Monsieur, dépêchez-vous d'entrer.

SAINT-LÉGER.

Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, daignez m'entendre :
Je dois vous avouer....

RENARD.

Entrez sans plus attendre.

SAINT-LÉGER.

Que ne vous dois-je pas...

RENARD (*le poussant*).

Oui ; mais dépêchez-vous.

SAINT-LÉGER.

A merveille. Je vais embrasser ses genoux.

SCÈNE IX.

RENARD, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Tout marche, mon confrère, et les pièces sont prêtes.

Je fais expédier requêtes sur requêtes ;
Vous allez recevoir trois assignations ;
Demain, commandement, avec injonctions
De quitter sur-le-champ un titre illégitime.
Puis on va rédiger un mémoire sublime :
Je le ferai signer par quarante avocats.
Vous, de votre côté vous ne manquerez pas
D'en avoir un tout prêt. La matière est immense,
Et l'on y peut donner carrière à l'éloquence.
Il faut, pour rédacteurs, prendre des commençans :
Les anciens sont plus chers avec moins de talens.
J'en compte employer deux qui vont finir leur stage.

RENARD.

Votre cause, Monsieur, prête bien davantage.

FLORIDOR.

Vous croyez ?

RENARD.

J'en ai fait l'examen de sang-froid ;
Et de votre côté se trouve le bon droit :
L'Égyptienne a tort.

FLORIDOR.

Vrai !

RENARD.

Là chose est certaine :
Elle est bâtarde.

FLORIDOR.

Oui ! Je n'en suis guère en peine.

Tout procès qui rapporte est également bon;
Je m'inquiète peu qu'on ait tort ou raison.

RENARD.

Eh bien! moi, sur ce point, je pense le contraire:
Il est certains procès...

FLORIDOR.

Allons donc, mon confrère:
Vous riez, à coup sûr.

RENARD.

Il faut se respecter.

FLORIDOR.

Est-ce que par hasard il va se rétracter!
Je vous trouve bien froid.

RENARD.

Mon cher, je vais vous dire...

FLORIDOR.

Je l'avais deviné. Vous allez vous dédire.

RENARD.

Ma réputation m'est très-chère, et j'y tien.
Je ne veux pas risquer....

FLORIDOR.

Eh! vous ne risquez rien.
Ces grimaces aussi sont par trop ridicules.
Comment! il vous survient tout-à-coup des scrupules?

RENARD.

Puis, vous m'avez fait faire un singulier contrat;
Je commence à penser qu'il n'est pas délicat.

FLORIDOR.

Ah! de grâce, cessez ce langage hypocrite.

RENARD.

Savez-vous qu'à la fin un pareil ton m'irrite?

FLORIDOR.

De nos conventions vous avez du regret,
Et vous n'obéissez qu'au plus vil intérêt.

RENARD.

Je ne veux pas, Monsieur, être votre complice.
C'est vous qui n'écoutez qu'une infâme avarice.
Vous n'avez soif que d'or; pour vous en saturer,
Vous vouliez me contraindre à me déshonorer.

FLORIDOR.

Et vous, peu satisfait d'être mauvais confrère,
Vous agissez encore ainsi qu'un mauvais père.
C'est votre fille enfin que vous sacrifiez.

RENARD.

Moi! Monsieur, je l'adore; est-ce que vous croyez
Que j'ai besoin de vous? Elle est jeune, elle est belle,
Il se présentera plus d'un mari pour elle.

FLORIDOR.

Oui, pour unique dot elle aura ses attraits....
Et je vous connais homme à la mettre au rabais.

RENARD.

C'est vous qui, sans pudeur, marchandez sur la somme.
Je veux surtout pour gendre avoir un honnête homme.
Quoi! ma fille pour dot aurait eu le produit
D'une action honteuse!

FLORIDOR.

A quoi bon tant de bruit,
Et de quoi voulez-vous que sa dot se compose?
Est-ce que vous pouvez lui donner autre chose?

RENARD.

Vous êtes un faquin.

FLORIDOR.

Vous êtes un fripon.

RENARD.

Je ne veux plus vous voir; sortez de ma maison.

SCÈNE X.

RENARD, FLORIDOR, MADAME RENARD, JENNY, SAINT-LÉGER.

MADAME RENARD.

Eh quoi! toujours des cris! Quel est donc ce tapage?
Et que va de cela penser le voisinage?

RENARD.

Ma femme, laissez-moi, je suis d'une fureur!....

FLORIDOR.

Je ne saurais souffrir cet excès d'impudeur.
(*Apercevant Saint-Léger.*)
Que vois-je! mon client auprès de ma maîtresse!

SAINT-LÉGER (*à Renard*).

Vous me voyez, Monsieur, au comble de l'ivresse;
Mes désirs sont remplis, et l'aveu le plus doux....

RENARD.

Vous avez son aveu.... Vous êtes son époux.

FLORIDOR.

Dieux! qu'entends-je?

JENNY.

Mon père!

RENARD.

Y consens-tu, ma femme?

MADAME RENARD.

Qui? moi! très-volontiers.

RENARD.

Tout est dit.

FLORIDOR.

C'est infâme!
De vos déloyautés voilà donc la raison.
Ah! c'est au dernier point pousser la trahison!

Non, jamais le Palais, dans toute son histoire,
N'aura fait mention d'une action si noire!

SAINT-LÉGER (*à Renard*).

Que mon bonheur est grand! A vous seul je le dois.

FLORIDOR.

Pouvez-vous de l'honneur ainsi braver les lois?
Débaucher mon client, abandonner le vôtre!

RENARD.

Eh bien! il se fera défendre par un autre.

SAINT-LÉGER (*à Renard*).

Monsieur, à cet égard, n'ayez aucun souci.
Je me charge de tout.

FLORIDOR.

Justement le voici.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, RAYMOND.

FLORIDOR.

De ce manége affreux c'est moi qui vais l'instruire.
Venez, venez, Monsieur, contre vous on conspire.
Vos droits, vos intérêts sont trahis sans pitié.
Il n'est plus de justice, il n'est plus d'amitié.

Monsieur, que vous aviez chargé de vous défendre,
M'enlève mon client pour en faire son gendre.

RAYMOND.

Comment! il se pourrait!... Alors je dois céder.
Restant sans défenseur, je ne peux pas plaider.

FLORIDOR (*à Raymond*).

Je plaiderai pour vous, je vous offre mon zèle.

SAINT-LÉGER.

Et moi, je veux d'un mot terminer la querelle.
J'abandonne à Raymond tout ce que je lui dois.

RENARD (*bas à Saint-Léger*).

Ne vous pressez pas tant.

RAYMOND.

Eh bien! je le reçois
Sans compter.

FLORIDOR (*bas à Raymond*).

Imprudent!

RAYMOND.

Et j'en donne quittance.
Ton bonheur est certain; je suis payé d'avance.

RENARD.

Comment?

RAYMOND.

Nous nous mettons tous deux hors de procès,

(A Floridor.)

Et la Cour vous condamne à payer tous les frais.
Quoi! vous de la chicane athlète redoutable,
Vous avez pu donner dans un piége semblable.
Oh ! comme l'intérêt vous aveugle aisément !

(Montrant Renard.)

Monsieur, en pareil cas, aurait-il un moment
A des contes pareils donné quelque créance?
Car sachez qu'il était dans notre confidence.

RENARD.

Moi !

RAYMOND.

D'avance avec lui tout était concerté :
A la plaisanterie il s'est fort bien prêté.

RENARD.

En effet, je conviens....

JENNY.

Vous saviez tout, mon père?

RAYMOND.

Il a fort bien joué le rôle de compère.
J'ai voulu lui montrer quel gendre il se donnait :
Voilà mon but rempli; je crois qu'il le connaît.

FLORIDOR.

Que vous soyez, Monsieur, leur dupe ou leur complice,
Vous n'en avez pas moins compromis la justice.
Adieu, votre conduite aura son juste prix.

RAYMOND.

Avocat, taisez-vous, les débats sont finis.

FLORIDOR.

Ne soyez pas si fiers, Messieurs, de votre ruse,
Les plus honnêtes gens sont ceux que l'on abuse.
Vous deviez me tromper : j'ai trop de bonne foi;
Oui, je crois tout le monde aussi probe que moi.
J'agis tout franchement, sans la moindre finesse :
On est toujours puni de sa délicatesse.

(Il sort.)

RAYMOND.

Vous voyez qu'il le prend sur un ton bien plus doux :
Au silence il aura plus d'intérêt que vous.
Vous faites au total une affaire excellente;
Un jeune homme bien né, vingt mille francs de rente;
Un gendre généreux autant que délicat,
Et surtout point de dot à porter au contrat.
Pouviez-vous espérer un plus doux hyménée?

RENARD.

Non, sans doute; au surplus, ma parole est donnée;
Et lorsque j'ai dit oui, je ne change jamais.
Du reste, le barreau pour moi n'a plus d'attraits:
Je veux me retirer.

SAINT-LÉGER.

Vous viendrez dans ma terre.

RAYMOND.

On y vit noblement, on y fait bonne chère;
Vos jours vont s'écouler dans d'innocens plaisirs.